ŒUVRES

DE

M. DE BALZAC.

ÉTUDES

PHILOSOPHIQUES.

TOME III.

SÈVRES. — IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
Rue de Vaugirard, n. 14.

ETUDES PHILOSOPHIQUES,

PAR

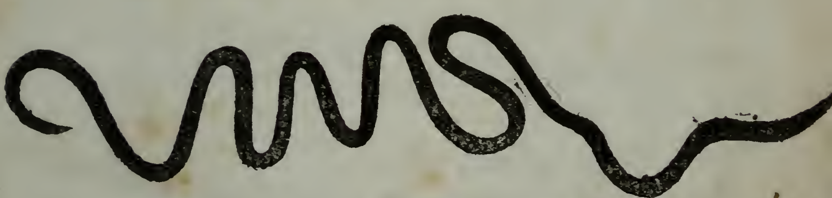
M. DE BALZAC.

tome III.

LA PEAU DE CHAGRIN,

TROISIÈME VOLUME.

4e édition revue et corrigée.



STERNE (Tristram Shandy, ch. CCCXXII).

PARIS.

LIBRAIRIE DE WERDET,

18, RUE DES QUATRE-VENTS.

1835.

DEUXIÈME PARTIE.

(SUITE.)

LA FEMME SANS COEUR.

Il fallait oublier Fœdora, me guérir de ma folie, reprendre ma studieuse solitude, ou mourir. Alors je m'imposai des travaux exorbitans: je voulus achever mes ouvrages. Pen-

dant quinze jours je ne sortis pas de ma mansarde, et consumai toutes les nuits en de pâles et tristes études; mais, malgré mon courage et les inspirations de mon désespoir, je travaillais difficilement et par saccades. La muse avait fui. Je ne pouvais chasser le fantôme brillant et moqueur de Fœdora. Chacune de mes pensées couvait une autre pensée maladive; je ne sais quel désir, terrible comme un remords. J'imitai les anachorètes de la Thébaïde. Sans prier comme eux; comme eux, je vivais dans un désert, en creusant mon ame au lieu de creuser des rochers. Je me serais au besoin serré les reins avec une ceinture armée de pointes, afin de dompter la douleur morale, par une douleur physique. Un soir, Pauline pénétra dans ma cham-

bre; et, d'une voix suppliante : — Vous vous tuez, me dit-elle, vous devriez sortir, aller voir vos amis.

— Ah! Pauline! votre prédiction était vraie. Fœdora me tue, je veux mourir. La vie m'est insupportable.

— Il n'y a donc qu'une femme dans le monde? dit-elle en souriant. Pourquoi mettez-vous des peines infinies dans une vie si courte?

Je regardais Pauline avec stupeur. Elle me laissa seul. Je ne m'étais pas aperçu de sa retraite. J'avais entendu sa voix, sans comprendre le sens de ses paroles.

Bientôt je fus obligé de porter le manuscrit de mes mémoires à mon entrepreneur de littérature. Préoccupé par ma passion, j'ignorais comment j'avais pu vivre sans argent,

je savais seulement que les quatre cent cinquante francs qui m'étaient dus suffiraient à payer mes dettes. J'allai donc chercher mon or. Ce jour-là, je rencontrai Rastignac. Il me trouva changé, maigri.

— De quel hôpital sors-tu ? me dit-il.

—Cette femme me tue, répondis-je. Je ne puis ni la mépriser ni l'oublier.

—Il vaut mieux la tuer, tu n'y songeras peut-être plus! s'écria-t-il en riant.

— J'y ai bien pensé, répondis-je. Mais si parfois, je rafraîchis mon ame par l'idée d'un crime, viol ou assassinat, et les deux ensemble même, je me trouve incapable de le commettre en réalité. La comtesse est un ad-

mirable monstre. Puis, ne demanderait-elle pas grace?

— Elle est comme toutes les femmes que nous ne pouvons pas avoir, dit Rastignac en m'interrompant.

— Je suis fou, m'écriai-je. Je sens la folie rugir par momens dans mon cerveau : mes idées sont comme des fantômes, elles dansent devant moi, sans que je puisse les saisir. Je préfère la mort à cette vie. Aussi cherché-je avec conscience le meilleur moyen de terminer cette lutte. Il ne s'agit plus de la Fœdora vivante, de la Fœdora du faubourg Saint-Honoré, mais de ma Fœdora, de celle qui est là! dis-je en me frappant le front. Que penses-tu de l'opium?

— Bah! des souffrances atroces, répondit Rastignac.

— L'asphyxie?

— Canaille!

— La Seine?

— Les filets et la Morgue sont bien sales.

— Un coup de pistolet?

— Et si tu te manques, tu restes défiguré. — Écoute, reprit-il. J'ai, comme tous les jeunes gens, médité sur les suicides. Qui de nous ne s'est pas, dans sa vie, tué deux ou trois fois. Je n'ai rien trouvé de mieux que d'user l'existence par le plaisir. Plonge-toi dans une dissolution profonde? ta passion, ou toi, vous y périrez. L'intempérance, mon cher, est la reine de toutes les morts. Ne commande-t-elle pas à l'apoplexie foudroyante? l'apoplexie est un coup de pistolet qui ne nous manque pas. Les or-

gies nous prodiguent tous les plaisirs physiques; n'est-ce pas l'opium en petite monnaie? En nous forçant de boire à outrance, la débauche porte de mortels défis au vin; le tonneau de malvoisie du duc de Clarence n'a-t-il pas meilleur goût que tes bourbes de la Seine? Enfin, quand nous tombons noblement sous la table, n'est-ce pas une petite asphyxie périodique? Puis, si la patrouille nous ramasse, en restant étendus sur les lits froids des corps-de-garde, ne jouissons-nous pas des plaisirs de la Morgue, moins les ventres enflés, turgides, bleus, verts? — Ah! ah! reprit-il, ce long suicide n'est pas une mort d'épicier en faillite. Les négocians ont déshonoré la rivière; maintenant, ils se jettent à l'eau par spéculation et

pour attendrir leurs créanciers. Moi, je tâcherais de mourir avec élégance. Si tu veux créer un nouveau genre de mort en te débattant ainsi contre la vie, je suis ton second. Je m'ennuie, je suis désappointé. Ma veuve me fait, du plaisir, un vrai bagne. D'ailleurs, j'ai découvert qu'elle a six doigts au pied gauche. Je ne puis pas vivre avec une femme qui a six doigts! Cela se saurait, et je deviendrais ridicule. Puis, elle n'a que dix-huit mille livres de rente! Sa fortune diminue et ses doigts augmentent. Au diable! En menant une vie enragée, peut-être trouverons-nous le bonheur par hasard.

Rastignac m'entraîna. Ce projet faisait briller de trop fortes séductions, il rallumait trop d'espérances,

enfin, il avait une couleur trop poétique pour ne pas plaire à un poète.

—Et de l'argent? lui dis-je.

— N'as-tu pas quatre cent cinquante francs?

— Oui, mais je dois à mon tailleur, à mon hôtesse.

— Tu paies ton tailleur? Tu ne seras jamais rien, pas même ministre.

— Mais que pouvons-nous faire avec vingt louis?

— Aller au jeu.

Je frissonnai.

— Ah! reprit-il en s'apercevant de ma pruderie, tu veux te lancer dans ce que je nomme le *Système dissipationnel*, et tu as peur d'un tapis vert!

— Écoute, lui répondis-je, j'ai

promis à mon père de ne jamais mettre le pied dans une maison de jeu. Non-seulement cette promesse est sacrée; mais j'éprouve même une sorte d'horreur invincible en passant devant un tripot; prends mes cent écus, et vas-y seul. Pendant que tu risqueras toute notre fortune, j'irai mettre mes affaires en ordre, et reviendrai t'attendre chez toi.

Voilà, mon cher, comment je me perdis. Il suffit à un jeune homme de rencontrer une femme qui ne l'aime pas, ou une femme qui l'aime trop, pour que toute sa vie soit dérangée. Le bonheur engloutit nos forces, comme le malheur éteint nos vertus! Revenu à mon hôtel Saint-Quentin, je contemplai long-temps la mansarde où j'avais mené la chaste

vie d'un savant, une vie qui aurait été peut-être honorable, longue, et que je n'aurais pas dû quitter pour la vie passionnée qui m'entraînait dans un gouffre. Pauline me surprit dans une attitude mélancolique, et cette douce fille, ce génie familier, cet ange gardien me regarda silencieusement.

—Eh bien! dit-elle. Qu'avez-vous?

Je me levai froidement, et comptai l'argent que je devais à sa mère en y ajoutant le prix de mon loyer pour six mois. Elle m'examina avec une sorte de terreur.

— Je vous quitte, ma pauvre Pauline.

— Je l'ai deviné! s'écria-t-elle.

— Écoutez, ma chère enfant? je ne renonce pas à revenir ici. Gardez-

moi ma cellule pendant une demi-année. Si je ne suis pas de retour vers le quinze novembre, alors, Pauline, vous hériterez de moi. Ce manuscrit cacheté, dis-je en lui montrant un paquet de papiers, est la copie de mon grand ouvrage sur *la Volonté.* Vous le déposerez à la Bibliothèque du Roi. Quant à tout ce que je laisse ici... vous en ferez ce que vous voudrez.

Elle me jetait des regards qui pesaient sur mon cœur. Pauline était là comme une conscience vivante.

— Je n'aurai plus de leçons! dit-elle en me montrant le piano.

Je ne répondis pas.

— M'écrirez-vous?

— Adieu, Pauline.

Je l'attirai doucement à moi. Puis, sur son front d'amour, et vierge

comme la neige qui n'a pas touché terre, je mis un baiser de frère, un baiser de vieillard. Elle se sauva. Je ne voulus pas voir madame Gaudin. Je mis ma clef à sa place habituelle et partis. En quittant la rue de Cluny, j'entendis derrière moi le pas léger d'une femme.

— Tenez, me dit Pauline, je vous avais brodé cette bourse, la refuserez-vous aussi ?

Je crus apercevoir, à la lueur du réverbère, une larme dans les yeux de Pauline, et je soupirai. Poussés tous deux par la même pensée peut-être, nous nous séparâmes avec l'empressement de gens qui auraient voulu fuir la peste.

La vie de dissipation à laquelle je me vouais, apparut devant moi bi-

zarrement exprimée par la chambre où j'attendais, avec une noble insouciance, le retour de Rastignac. Au milieu de la cheminée, s'élevait une pendule surmontée d'une Vénus accroupie sur sa tortue, et qui tenait entre ses bras un cigare à demi consumé. Des meubles élégans, présens de l'amour, étaient épars, et sans ordre. De vieilles chaussettes traînaient sur un voluptueux divan. Le comfortable fauteuil à ressorts dans lequel j'étais plongé portait des cicatrices comme un vieux soldat, il offrait aux regards ses bras déchirés, et montrait, incrustées sur son dossier, la pommade ou l'huile antique de toutes les têtes d'amis. L'opulence et la misère s'accouplaient naïvement dans le lit, sur les murs, partout.

Vous eussiez dit les palais de Naples bordés de lazzaroni. C'était une chambre de joueur ou de mauvais sujet dont le luxe est tout personnel, qui vit de sensations, et des incohérences ne se soucie guère... Il y avait de la poésie dans ce tableau. La vie s'y dressait avec ses paillettes et ses haillons, soudaine, incomplète comme elle est réellement; mais vive, mais fantasque; espèce de halte où le maraudeur a pillé sa joie. Un Byron auquel manquaient des pages avait allumé la falourde du jeune homme qui risque au jeu cent francs et n'a pas une bûche, qui court en tilbury sans posséder une chemise saine et valide. Puis, le lendemain, une comtesse, une actrice ou l'écarté lui don-

nent un trousseau de roi. Ici, la bougie était fichée dans le fourreau vert d'un briquet phosphorique; là gisait un portrait de femme, dépouillé de sa monture d'or cizelé. Comment un jeune homme naturellement avide d'émotions, renoncerait-il aux attraits d'une vie aussi riche d'oppositions, et qui lui donne les plaisirs de la guerre en temps de paix.

J'étais presque assoupi quand, d'un coup de pied, Rastignac enfonça la porte de sa chambre, et s'écria: — Victoire! victoire! nous pourrons mourir à notre aise.

Il me montra son chapeau plein d'or, le mit sur la table, et nous dansâmes autour comme deux Cannibales ayant une proie à manger,

hurlant, trépignant, sautant, nous donnant des coups de poing à tuer un rhinocéros, et chantant à l'aspect de tous les plaisirs du monde contenus, pour nous, dans ce chapeau.

— Douze mille francs, répétait Rastignac en ajoutant quelques billets de banque au tas d'or. A d'autres, cet argent suffirait pour vivre; mais nous suffira-t-il pour mourir? Oh! oui! nous expirerons dans un bain d'or. Hourra!

Et nous cabriolâmes derechef. Enfin nous partageâmes en frères, pièce à pièce, en commençant par les doubles napoléons, allant des grosses pièces aux petites, et distillant notre joie, en disant long-temps : — A toi... — A moi...

— Oh! nous ne dormirons pas, s'é-

cria Rastignac. —Joseph, du punch? Puis, jetant de l'or à son fidèle domestique: —Voilà ta part, dit-il. Enterre-toi si tu peux?

Le lendemain, j'achetai des meubles chez Lesage, je louai l'appartement où tu m'as connu, rue Taitbout, et je chargeai le meilleur tapissier de le décorer. J'eus une voiture et des chevaux. Alors, je me lançai dans un tourbillon de plaisirs creux et réels tout à la fois. Je jouais, je gagnais et perdais tour à tour d'énormes sommes, mais au bal, chez nos amis, jamais dans les maisons de jeu, pour lesquelles je conservai ma sainte et primitive horreur. Insensiblement je me fis des amis. Je dus leur attachement soit à des querelles, soit à cette facilité confiante avec laquelle

nous nous livrons nos secrets en nous avilissant ensemble ; mais peut-être aussi, ne nous accrochons-nous bien que par nos vices? Puis je hasardai quelques compositions littéraires. Elles me valurent des complimens, parce que les grands hommes de la littérature marchande, ne voyant point en moi de rival à craindre, me vantèrent, moins sans doute pour mon mérite personnel que pour chagriner celui de leurs camarades. Enfin je devins un *viveur*, pour me servir de l'expression pittoresque consacrée par votre langage d'orgie. Je mettais de l'amour-propre à me tuer promptement, à écraser les plus gais compagnons par ma verve et par ma puissance. J'étais toujours frais, élégant. Je passais,

dit-on, pour spirituel, et rien ne trahissait en moi cette épouvantable existence, qui fait, d'un homme, un entonnoir, un appareil à chyle, un cheval de luxe. Bientôt la débauche m'apparut dans toute la majesté de son horreur, et je la compris! Certes, les hommes sages et rangés qui étiquettent des bouteilles pour leurs héritiers ne peuvent guère concevoir ni la théorie de cette large vie, ni son état normal. En ferez-vous adopter la poésie aux gens de province, pour lesquels l'opium et le thé, si prodigues de délices, ne sont encore que deux médicamens? A Paris même, dans cette capitale de la pensée, ne se rencontre-t-il pas des sybarites incomplets? Inhabiles à supporter l'excès du plaisir, ne s'en vont-ils pas fatigués après

une orgie, comme le sont ces bons bourgeois qui, après avoir entendu quelque nouvel opéra de Rossini, condamnent la musique ? Ne renoncent-ils pas à cette vie, comme un homme sobre, qui ne veut plus manger de pâtés de Ruffec, parce que le premier lui a donné une indigestion ? Mais la débauche est certainement un art comme la poésie. Elle veut des ames fortes. Pour en saisir les mystères, pour en savourer les beautés, un homme doit, en quelque sorte, faire de consciencieuses études. Comme toutes les sciences, elle est d'abord repoussante, épineuse. D'immenses obstacles environnent les grands plaisirs de l'homme, non ses jouissances de détail, mais les systèmes qui érigent en habitudes ses sensations les plus rares,

les résument, les lui fertilisent en lui créant une vie dramatique dans sa vie, en nécessitant une exorbitante, une prompte dissipation de ses forces. La Guerre, le Pouvoir, les Arts, sont des corruptions mises aussi loin de la portée humaine, aussi profondes que l'est la débauche, et toutes sont de difficile accès; mais quand une fois l'homme est monté à l'assaut de ces grands mystères, ne marche-t-il pas dans un monde nouveau. Les généraux, les ministres, les artistes sont tous plus ou moins portés vers la dissolution par le besoin d'opposer de violentes distractions à leur existence si fort en dehors de la vie commune. Après tout, la guerre est la débauche du sang, comme la politique est celle des intérêts: tous les excès sont frères.

Ces monstruosités sociales possèdent la puissance des abîmes ; elles nous attirent comme Moscou appelait Napoléon ; elles donnent des vertiges ; elles fascinent ; et nous voulons en voir le fond sans savoir pourquoi. Il y a peut-être la pensée de l'infini dans ces précipices, ou quelque grande flatterie pour l'homme. Alors n'intéresse-t-il pas tout à lui-même? Pour contraster avec le paradis de ses heures studieuses, avec les délices de la conception, l'artiste, bientôt fatigué, demande, soit, comme Dieu, le repos du dimanche, soit les voluptés de l'enfer, afin d'opposer le travail des sens au travail de ses facultés. Le délassement de lord Byron ne pouvait pas être le boston babillard qui charme un

rentier; poëte, il voulait la Grèce à jouer contre Mahmoud. En guerre, l'homme devient un ange exterminateur, il est le bourreau, mais un bourreau gigantesque. Eh! ne faut-il pas des enchantemens bien extraordinaires pour nous faire accepter ces atroces douleurs, ennemies de notre frêle enveloppe, et qui entourent les passions comme d'une enceinte épineuse? S'il se roule convulsivement et souffre une sorte d'agonie après avoir abusé du tabac, le fumeur n'a-t-il pas assisté, je ne sais en quelles régions, à de délicieuses fêtes? Sans se donner le temps d'essuyer ses pieds qui trempent le sang jusqu'à la cheville, l'Europe n'a-t-elle pas sans cesse recommencé la guerre? L'homme en masse a-t-il donc aussi son ivresse, comme

la nature a ses accès d'amour! Pour l'homme privé, pour le Mirabeau inutile, ou qui, végétant, par un règne paisible, aspire à des tempêtes, la débauche comprend tout. Elle est une perpétuelle étreinte de toute la vie, ou mieux, un duel avec une puissance inconnue, avec un monstre. D'abord, le monstre épouvante. Il faut l'attaquer par les cornes. Ce sont des fatigues inouïes. La nature vous a donné je ne sais quel estomac étroit ou paresseux? vous le domptez, vous l'élargissez; vous apprenez à porter le vin; vous apprivoisez l'ivresse; vous passez les nuits sans sommeil, vous vous faites enfin un tempérament de colonel de cuirassiers, en vous créant vous-même une seconde fois, comme pour fronder Dieu! Quand l'homme

s'est ainsi métamorphosé; quand, vieux soldat, le néophyte a façonné son ame à l'artillerie, ses jambes à la marche; alors, sans appartenir au monstre, mais sans savoir, entre eux, quel est le maître, ils se roulent l'un l'autre, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, dans une sphère où tout est merveilleux, où s'endorment les douleurs de l'ame, où revivent seulement des fantômes d'idées. Déjà cette lutte atroce est devenue nécessaire. Réalisant ces fabuleux personnages qui, selon les légendes, ont vendu leur ame au diable pour en obtenir la puissance de mal faire; le dissipateur a troqué sa mort contre toutes les jouissances de la vie; mais abondantes, mais fécondes! Au lieu de couler long-temps entre deux ri-

ves monotones, au fond d'un Comptoir ou d'une Étude, l'existence bouillonne et fuit comme un torrent. Enfin la débauche est sans doute au corps ce que sont à l'ame les plaisirs mystiques. L'ivresse vous plonge en des rêves dont les fantasmagories sont aussi curieuses que peuvent l'être celles de l'opium. Vous avez des heures ravissantes comme les caprices d'une jeune fille : ce sont des causeries délicieuses avec des amis; puis, des mots qui peignent toute une vie, des joies franches et sans arrière-pensée, des voyages sans fatigue, des poèmes déroulés en quelques phrases. La brutale satisfaction de la bête, au fond de laquelle la science a été chercher une ame, est suivie de torpeurs enchanteresses

après lesquelles soupirent les
mes d'intelligence. Ne sent
pas tous la nécessité d'un rep
solu, complet, et la débauche
elle pas une sorte d'impôt qu
génie paie au Mal? Vois-les tou
ne sont pas voluptueux, la nat
fait chétifs. Moqueuse ou jalou
puissance leur vicie l'ame ou l
pour neutraliser les efforts d
talens. Pendant ces heures a
les hommes et les choses com
sent devant vous, vêtus de
vrées. Roi de la création, v
transformez à vos souhaits.
travers ce délire perpétuel,
vous verse, à votre gré, son

un réveil enragé : l'Impuissa
sise à votre chevet. Vieux g
une phthisie vous dévore; di
un anévrisme suspend da
cœur la mort à un fil; moi
peut-être une pulmonie qui
nue me dire : « Partons! »
jadis à l'artiste, à Raphaël
tué par quelque excès d'amo
comme j'ai vécu! J'arrivais
tôt ou trop tard dans la
monde; sans doute, ma for
été dangereuse si je ne l'ava
tie ainsi. L'univers n'a-t-il pas
d'Alexandre par la coupe d'
à la fin d'une orgie! Enfin
nes destinées trompées, il fa

moraliser ces deux créatures, dit-il en montrant Euphrasie et Aquilina. N'étaient-elles pas mon histoire personnifiée, une image de ma vie? Je ne pouvais guère les accuser, elles m'apparaissaient comme des juges!

Au milieu de ce poème vivant, au sein de cette étourdissante maladie, j'eus cependant deux crises bien fertiles en âcres douleurs. D'abord, quelques jours après m'être jeté, comme Sardanapale, dans mon bûcher, je rencontrai Fœdora sous le péristyle des Bouffons. Nous attendions nos voitures. — Ah! ah! je vous retrouve encore en vie! Ce mot était la traduction de son sourire, des malicieuses et sourdes paroles qu'elle dit à son sigisbé. Elle lui racontait sans doute mon histoire, en jugeant mon amour

comme un amour vulgaire. Elle applaudissait à sa fausse perspicacité. Oh! mourir pour elle, l'adorer encore, la voir dans mes excès, dans mes ivresses, dans le lit des courtisanes; et me sentir victime de sa plaisanterie quand je périssais sa victime! Ne pas pouvoir déchirer ma poitrine et y fouiller mon amour pour le jeter à ses pieds.

Enfin, j'épuisai facilement mon trésor. Mais trois années de régime m'avaient constitué la plus robuste de toutes les santés, et le jour où je me trouvai sans argent, je me portais à merveille. Alors, pour continuer de mourir, je signai des lettres de change à courte échéance. Puis le jour du paiement arriva. Cruelles émotions! et comme elles font vivre de

jeunes cœurs! Ah! je n'étais pas fait pour vieillir encore! Mon ame était toujours jeune, vivace et verte. Ma première dette ranima toutes mes vertus, qui vinrent à pas lents et m'apparurent tristes et désolées : je sus transiger avec elles comme avec ces vieilles tantes qui commencent par nous gronder, et finissent en nous consolant, en nous donnant des larmes et de l'argent. Plus sévère, mon imagination me montrait mon nom voyageant, de ville en ville, dans les places de l'Europe. Or, *notre nom, c'est nous-même!* a dit M. Eusèbe Salverte. Après des courses vagabondes, j'allais, comme le double d'un Allemand, revenir à mon logis, d'où je n'étais pas sorti, pour me réveiller moi-même en sursaut. Ces hommes

de la banque, ces remords commerciaux, vêtus de gris, portant la livrée de leur maître, une plaque d'argent! jadis, je les voyais avec indifférence quand ils allaient par les rues de Paris; mais aujourd'hui, je les haïssais par avance. Un matin, l'un d'eux ne viendrait-il pas me demander raison des onze lettres que j'avais griffonnées? Ma signature valait 3,000 francs, et je ne les valais pas moi-même! Les huissiers, aux faces insouciantes à tous les désespoirs, même à la mort, se levaient devant moi, comme les bourreaux qui disent à un condamné: — Voici trois heures et demie qui sonnent. Leurs clercs avaient le droit de s'emparer de moi, de griffonner mon nom, de le salir, de s'en moquer. Je devais! Devoir, c'est, peut-

être, ne plus s'appartenir? D'autres hommes ne pouvaient-ils pas me demander compte de ma vie? pourquoi j'avais mangé des puddings à la *chipolata*, pourquoi je buvais à la glace? pourquoi je dormais, marchais, pensais, m'amusais, sans les payer? Au milieu d'une poésie, au sein d'une idée, ou à déjeûner, entouré d'amis, de joie, de douces railleries, je pouvais voir entrer un monsieur en habit marron, tenant à la main un chapeau râpé. Ce monsieur sera ma dette, ce sera ma lettre de change, un spectre qui flétrira tout. Il faudra quitter la table pour aller lui parler. Enfin, il m'enlèvera ma gaîté, ma maîtresse, tout, jusqu'à mon lit. Le remords est plus tolérable, il ne nous met ni dans la rue ni à Sainte-Pélagie; il ne

nous plonge pas dans cette exécrable sentine de vice et d'infamie, il ne nous jette qu'à l'échafaud, et le bourreau ennoblit! Au moment de notre supplice, tout le monde croit à notre innocence; tandis qu'on ne laisse pas une vertu au débauché sans argent! Puis ces dettes à deux pattes, habillées de drap vert, portant des lunettes bleues ou des parapluies multicolores; ces dettes incarnées avec lesquelles nous nous trouvons face à face au coin d'une rue, au moment où nous sourions, ces gens allaient avoir l'horrible privilége de dire:—«M. de Valentin me doit et ne me paie pas. Je le tiens. Ah! ah! qu'il n'ait pas l'air de me faire mauvaise mine!» Il faut saluer nos créanciers, les saluer avec grace.—«Quand me paierez-vous?»

disent-ils. Et nous voilà dans l'obligation de mentir, d'implorer un autre homme, pour de l'argent! de nous courber devant un sot assis sur sa caisse; de recevoir son froid regard, son regard de sangsue, aussi odieux qu'un soufflet; de subir sa morale de Barême, sa crasse ignorance. Une dette est une œuvre d'imagination qu'ils ne comprennent pas. Il faut être entraîné, subjugué, pour s'endetter; eux, rien ne les subjugue, rien de généreux ne les entraîne. Ils vivent dans l'argent, ne connaissent que l'argent. J'avais horreur de l'argent. Enfin la lettre de change peut se métamorphoser en vieillard chargé de famille, flanqué de vertus. Je devrais peut-être à un vivant tableau de Greuze, à un paralytique environné

d'enfans, à la veuve d'un soldat, qui me tendront des mains suppliantes. Ce sont de terribles créanciers! Ne faut-il pas pleurer avec eux? Puis, quand nous les avons payés, nous leur devons encore des secours. La veille de l'échéance, je m'étais couché dans ce calme faux des gens qui dorment avant leur exécution, avant un duel: ils se laissent toujours bercer par une menteuse espérance. Mais en me réveillant, quand je fus de sang-froid, que je sentis mon ame emprisonnée dans le porte-feuille d'un banquier, couchée sur des états, écrite à l'encre rouge, mes dettes jaillirent partout comme des sauterelles. Elles étaient dans ma pendule, sur mes fauteuils, ou incrustées dans les meubles dont je me servais avec le

plus de plaisir. Devenus la proie des harpies du Châtelet, ces doux esclaves matériels allaient donc être enlevés par des recors, et brutalement jetés sur la place! Ah! ma dépouille, c'était encore moi-même. La sonnette de mon appartement retentissait dans mon cœur; elle me frappait où l'on doit frapper les rois, à la tête. C'était un martyre, sans le ciel pour récompense. Oui, pour un homme libre, généreux, une dette, c'est l'enfer; mais l'enfer avec des huissiers et des agens d'affaires; une dette impayée, c'est la bassesse, un commencement de friponnerie, et pis que tout cela, un mensonge! Elle ébauche des crimes, elle engendre l'échafaud.

Mes lettres de change furent pro-

testées; mais trois jours après je les payai; voici comment. Un spéculateur vint me proposer de lui vendre l'île que je possédais dans la Loire, et où était le tombeau de ma mère. J'acceptai. En signant le contrat chez le notaire de mon acquéreur, je sentis, au fond de l'étude obscure, une fraîcheur semblable à celle d'une cave dont on aurait ouvert la porte. Je frissonnai en reconnaissant le même froid humide dont je fus saisi sur le bord de la fosse où j'avais enseveli mon père. J'accueillis ce hasard comme un funeste présage. Il me semblait entendre la voix de ma mère et voir son ombre; puis, je ne sais quelle puissance faisait retentir vaguement mon propre nom dans mon oreille, au milieu d'un bruit de cloches! Le

prix de mon île me laissa, toutes dettes payées, deux mille francs. Certes, j'eusse pu revenir à la paisible existence du savant, retourner à ma mansarde, après avoir expérimenté la vie, y revenir la tête pleine d'observations immenses, et jouissant déjà d'une espèce de réputation. Mais Fœdora n'avait pas lâché sa proie. Nous nous étions souvent trouvés en présence. Je l'écrasais par mon luxe, je lui faisais corner mon nom aux oreilles par ses amans étonnés de mon esprit, de mes chevaux, de mes succès, de mes équipages. Elle restait froide et insensible à tout, même à cette horrible phrase: — Il se tue pour vous! dite par Rastignac. Je chargeais le monde entier de ma vengeance, mais je n'étais pas heureux! En creusant ainsi la vie jus-

qu'à la fange, j'avais toujours senti davantage les délices d'un amour partagé; j'en poursuivais le fantôme à travers les hasards de mes dissipations, au sein des orgies; et, pour mon malheur, j'étais trompé dans mes belles croyances, j'étais puni de mes bienfaits par l'ingratitude, récompensé de mes fautes par mille plaisirs. Sinistre philosophie, mais vraie pour le débauché! Enfin, Fœdora m'avait communiqué la lèpre de sa vanité. En sondant mon ame, je la trouvai gangrenée, pourrie. Le démon m'avait imprimé son ergot sur le front. Je sentais qu'il m'était désormais impossible de me passer des tressaillemens continuels d'une vie à tout moment risquée, et des exécrables raffinemens de la richesse.

Riche à millions, j'aurais toujours joué, mangé, couru. Je ne voulais plus rester seul avec moi-même. J'avais besoin de courtisanes, de faux amis, de vin, de bonne chère pour m'étourdir. Tous les liens qui attachent un homme à la famille étaient brisés en moi pour toujours. Galérien du plaisir, je devais accomplir ma destinée de suicide. Pendant les derniers jours de ma fortune, je fis des excès incroyables, mais chaque matin, la Mort me rejetait dans la vie. Semblable à un rentier viager, j'aurais pu passer tranquillement dans un incendie. Enfin, je me trouvai seul avec une pièce de vingt francs. Alors je me souvins du bonheur de Rastignac...

— Hé! hé! s'écria Raphaël qui

pensa tout à coup à son talisman et tira la *peau de chagrin* de sa poche.

Soit que, fatigué des luttes de cette longue journée, il n'eût plus la force de gouverner son intelligence dans les flots de vin et de punch ; soit qu'exaspéré par l'image de sa vie, il se fût insensiblement enivré par le torrent de ses paroles, Raphaël s'anima, s'exalta comme un homme complètement privé de raison.

— Au diable la mort! cria-t-il en brandissant *la peau*. Je veux vivre maintenant! Je suis riche. J'ai toutes les vertus. Rien ne me résistera. Qui ne serait pas bon quand on peut tout? Hé ! hé! Ohé! J'ai souhaité deux cent mille livres de rente, je les aurai. Saluez-moi, pourceaux qui

vous vautrez sur ces tapis comme sur du fumier? Vous m'appartenez, fameuse propriété! Je suis riche, je peux vous acheter, tous, même le député qui ronfle là. Allons, canaille de la haute société, bénissez-moi! Je suis pape!

En ce moment, les exclamations de Raphaël, jusque là couvertes par la basse-taille de tous les ronflemens, furent entendues soudain. Presque tous les dormeurs se réveillèrent en criant, ils virent l'interrupteur mal assuré sur ses jambes, et maudirent sa bruyante ivresse par un concert de juremens.

— Taisez-vous! reprit Raphaël. Chiens! à vos niches. Émile, j'ai des trésors, je te donnerai des cigares de la Havane.

— Je t'entends, répondit le poète; *Fœdora ou la mort*! Va ton train! Cette sucrée de Fœdora t'a trompé. Toutes les femmes sont filles d'Ève. Ton histoire n'est pas du tout dramatique.

— Ah! tu dormais, sournois?

— Non! Fœdora ou la mort, j'y suis!

— Réveille-toi, s'écria Raphaël en frappant Émile avec la *peau de chagrin* comme s'il voulait en tirer du fluide électrique.

— Tonnerre, dit Émile en se levant et en saisissant Raphaël à bras-le-corps, mon ami, tu es impoli. Songe donc que tu es avec des femmes.

— Je suis millionnaire.

— Si tu n'es pas millionnaire, tu es bien certainement ivre.

— Ivre du pouvoir. Je peux te tuer!

Silence, je suis Néron! je suis Nabuchodonosor!

— Mais, Raphaël, nous sommes en mauvaise compagnie; et tu devrais, par dignité, rester silencieux.

—Ma vie a été un trop long silence. Maintenant, je vais me venger du monde entier. Je ne m'amuserai pas à dissiper de vils écus, j'imiterai, je résumerai mon époque en consommant des vies humaines et des intelligences, des ames. Voilà un luxe qui n'est pas mesquin: c'est l'opulence de la peste! Je lutterai de pouvoir avec la fièvre jaune, bleue, verte, avec les armées, les échafauds! Je puis avoir Fœdora; mais, non, je n'en veux pas, de Fœdora, c'est ma maladie, Fœdora, je meurs de Fœdora! Au diable, Fœdora!

— Si tu continues à crier, je t'emporte dans la salle à manger.

— Vois-tu cette peau? c'est le testament de Salomon! Il est à moi Salomon, ce petit cuistre de roi! J'ai l'Arabie, Pétrée encore, à moi. L'univers? à moi. Tu es à moi, si je veux! Ah! si je veux, prends garde? Je peux acheter toute ta boutique de poésie, tes hémistiches, tu seras mon valet. Tu me feras des couplets et tu régleras mon papier. Valet! *valet,* cela veut dire: Il se porte bien!

A ce mot, Émile emporta Raphaël dans la salle à manger.

— Eh bien! oui, mon ami, lui dit-il, je suis ton valet. Mais, comme tu vas être rédacteur en chef d'un journal, tais-toi? sois décent, par considération pour moi? M'aimes-tu?

— Si je t'aime! Tu auras des cigares de la Havane, avec cette peau. Toujours la peau! mon ami, la peau souveraine! Excellent topique, je peux guérir les cors. As-tu des cors? je te les ôte..

— Jamais je ne l'ai vu si stupide.

— Stupide, mon ami? Non. Cette peau se rétrécit quand j'ai un désir... C'est une antiphrase. Le brachmane, car il se trouve un brachmane là-dessous! le brachmane donc, était un goguenard, parce que les désirs, vois-tu? doivent étendre...

— Eh bien! oui.

— Je te dis...

— Oui, cela est très vrai, je pense comme toi. Le désir étend...

— Je te dis, la peau!

— Oui.

— Tu ne me crois pas. Je te connais, mon ami? tu es menteur comme un roi.

— Comment veux-tu que j'adopte les divagations de ton ivresse?

— Je te parie, puisque je peux te le prouver. Prenons la mesure.

— Allons, il ne s'endormira pas, s'écria Émile en voyant Raphaël occupé à fureter dans la salle à manger.

Valentin, animé d'une adresse de singe, grace à cette singulière lucidité dont les phénomènes contrastent parfois chez les ivrognes avec les obtuses visions de l'ivresse, sut trouver une écritoire et une serviette, en répétant toujours : — Prenons la mesure! Prenons la mesure.

— Eh bien, oui! reprit Émile, prenons la mesure!

Les deux amis étendirent la serviette, sur laquelle ils superposèrent la Peau de chagrin. Émile, dont la main semblait être plus assurée que ne l'était celle de Raphaël, décrivit à la plume, par une ligne d'encre, les contours du talisman, pendant que son ami lui disait :— J'ai souhaité deux cent mille livres de rente, n'est-il pas vrai? Eh bien, quand je les aurai, tu verras la diminution de tout mon chagrin.

— Oui, maintenant dors. Veux-tu que je t'arrange sur ce canapé? Allons, es-tu bien?

— Oui, mon nourrisson des muses. Tu m'amuseras, tu chasseras mes mouches! Tu as été l'ami du malheur, tu as le droit d'être l'ami du pouvoir. Aussi, je te donnerai des ci... ga... res... de la Hav...

— Allons, cuve ton or, millionnaire.

— Toi, cuve tes hémistiches. Bonsoir! Dis donc bonsoir à Nabuchodonosor? Amour! A boire! France... gloire et riche... Riche...

Bientôt les deux amis s'endormirent, en unissant leurs ronflemens à la musique dont les salons retentissaient. Concert inutile! Les bougies s'éteignirent, une à une, en faisant éclater leurs bobèches de cristal. Puis, la nuit enveloppa d'un crêpe cette longue orgie, dans laquelle le récit de Raphaël avait été comme une orgie de paroles, de mots sans idées, et d'idées auxquelles les expressions avaient souvent manqué.

Le lendemain, vers midi, la belle Aquilina se leva, bâillant, fatiguée,

et les joues marbrées par les empreintes du tabouret en velours peint sur lequel sa tête avait reposé. Euphrasie, réveillée par le mouvement de sa compagne, se dressa tout à coup en jetant un cri rauque. Sa jolie figure, si blanche, si fraîche, la veille, était jaune et pâle comme celle d'une fille allant à l'hôpital. Insensiblement les convives se remuèrent en poussant des gémissemens sinistres. Ils se sentirent les bras et les jambes tout raidis, et mille fatigues diverses les accablèrent à leur réveil. Un valet vint ouvrir les persiennes et les fenêtres des salons. L'assemblée se trouva bientôt tout entière sur pied, rappelée à la vie par les chauds rayons du soleil qui semblait avoir l'éclat d'une trom-

pette, en pétillant sur les têtes des dormeurs. Les mouvemens du sommeil ayant brisé l'élégant édifice de leurs coiffures ou frippé leurs toilettes, les femmes, frappées par l'éclat du jour, présentèrent un hideux spectacle. Leurs cheveux pendaient sans grace, leurs physionomies avaient changé d'expression, et leurs yeux si brillans étaient ternis par la lassitude. Les teints bilieux qui jettent tant d'éclat aux lumières faisaient horreur; les figures lymphatiques, si blanches, si molles, quand elles sont reposées, étaient devenues vertes; les bouches naguère délicieuses et rouges, maintenant sèches et blanches, portaient les honteux stigmates de l'ivresse. Les hommes reniaient leurs maîtresses

nocturnes à les voir ainsi décolorées, cadavéreuses comme des fleurs écrasées dans une rue après le passage des processions; mais ces hommes dédaigneux étaient plus horribles encore. Vous eussiez frémi de voir ces faces humaines, aux yeux caves et cernés qui semblaient ne rien voir, engourdies par le vin, hébétées par un sommeil gêné, plus fatigant que réparateur. Ces visages hâves, où paraissaient à nu tous les appétits physiques sans la poésie dont notre ame les décore, avaient je ne sais quoi de féroce et de froidement bestial. Ce réveil du vice sans vêtemens et sans fard, ce squelette du Mal, tout déguenillé, froid, vide et privé des sophismesde l'esprit, ou des enchantemens du luxe, épouvanta ces intrépides

athlètes, quelque habitués qu'ils fussent à lutter avec la débauche. Artistes et courtisanes gardèrent le silence, en examinant d'un œil hagard le désordre de l'appartement où tout avait été dévasté, ravagé par le feu des passions. Puis, un rire satirique s'éleva tout à coup lorsque le banquier, entendant le râle sourd de ses hôtes, essaya de les saluer par une grimace. Son visage en sueur et sanguinolent fit planer sur cette scène infernale l'image du crime sans remords. Le tableau fut complet. C'était la vie fangeuse, au sein du luxe; un horrible mélange des pompes et des misères humaines; le réveil de la débauche quand, de ses mains fortes, elle a pressé tous les fruits de la vie pour ne laisser autour d'elle que d'ignobles

débris ou des mensonges auxquels elle ne croit plus. Vous eussiez dit la Mort souriant au milieu d'une famille pestiférée. Plus de parfums, plus de lumières étourdissantes, plus de gaîté, plus de désirs ; mais le dégoût avec ses odeurs nauséabondes et sa poignante philosophie ; puis, le soleil, éclatant comme la vérité; puis, un air pur comme la vertu, qui contrastaient avec une atmosphère chaude, chargée de miasmes, les miasmes d'une orgie! Malgré leur habitude du vice, quelques-unes de ces jeunes filles pensèrent à leur réveil d'autrefois; quand, innocentes et pures, elles entrevoyaient, par leurs croisées champêtres, ornées de chèvre-feuilles et de roses, un frais paysage, enchanté par les joyeuses roulades de

l'alouette, vaporeusement illuminé par les lueurs de l'aurore et paré des fantaisies de la rosée. D'autres se peignirent le déjeûner de la famille, la table autour de laquelle riaient innocemment les enfans et le père, où tout respirait un charme indéfinissable, où les mets étaient simples comme les cœurs. Un artiste songeait à la paix de son atelier, à sa chaste statue, au gracieux modèle qui l'attendait. Un jeune homme, se souvenant du procès d'où dépendait le sort d'une famille, pensait à la transaction importante qui réclamait sa présence. Le savant regrettait son cabinet où l'appelait un noble ouvrage. Presque tous se plaignaient d'eux-mêmes. En ce moment, Émile, frais et rose comme le plus joli des

commis-marchands d'une boutique en vogue, apparut en riant.

— Vous êtes plus laids que des records, s'écria-t-il. Vous ne pourrez rien faire aujourd'hui; la journée est perdue; m'est avis de déjeûner.

A ces mots, le Banquier sortit pour donner des ordres. Les femmes allèrent, languissamment, rétablir le désordre de leurs toilettes devant les glaces. Chacun se secoua. Les plus vicieux prêchèrent les plus sages. Les courtisanes se moquèrent de ceux qui paraissaient ne pas se trouver de force à continuer ce rude festin. En un moment, ces spectres s'animèrent, formèrent des groupes, s'interrogèrent et sourirent. Quelques valets habiles et lestes remirent promptement les meubles et chaque

chose en sa place. Un déjeûner splendide fut servi. Les convives se ruèrent alors dans la salle à manger. Là, si tout porta l'empreinte ineffaçable des excès de la veille, au moins y eut-il trace d'existence et de pensée comme dans les dernières convulsions d'un mourant. C'était le convoi du mardi gras, espèce de saturnale enterrée par des masques fatigués de leurs danses, ivres de l'ivresse, et voulant convaincre le plaisir d'impuissance pour ne pas s'avouer la leur. Au moment où cette intrépide assemblée borda la table du capitaliste, le notaire, qui, la veille, avait disparu prudemment après le dîner, pour finir son orgie dans le lit conjugal, montra sa figure officieuse sur laquelle errait un doux

sourire. Il semblait avoir deviné quelque succession à déguster, à partager, à inventorier, à grossoyer, une succession pleine d'actes à faire, grosse d'honoraires, aussi juteuse que le filet tremblant dans lequel l'amphitryon plongeait alors son couteau.

—Oh! oh! nous allons déjeùner par-devant notaire, s'écria le vaudevilliste.

—Vous arrivez à propos pour coter et parapher toutes ces pièces, lui dit le banquier en lui montrant le festin.

—Il n'y a pas de testament à faire, mais pour des contrats de mariage, peut-être! dit le savant qui, pour la première fois depuis un an, s'était supérieurement marié.

— Oh ! oh !...

— Ah ! ah !...

— Un instant, répliqua le notaire assourdi par un chœur de mauvaises plaisanteries, je viens ici pour affaire sérieuse. J'apporte six millions à l'un de vous.

Silence profond.

— Monsieur, dit-il en s'adressant à Raphaël, qui, dans ce moment, s'occupait, sans cérémonie, à s'essuyer les yeux avec un coin de sa serviette, madame votre mère n'était-elle pas une demoiselle O'Flaharty ?

— Oui, répondit Raphaël assez machinalement, *Barbe-Marie-Charlotte*, née à Tours.

— Avez-vous ici, reprit le notaire, votre acte de naissance et celui de madame de Valentin ?

— Je le crois.

— Eh bien! Monsieur, vous êtes seul et unique héritier du major Martin O'Flaharty, décédé en août 1828, à Calcutta.

— Bravo, le major! cria le jugeur.

— Le major ayant disposé, par son testament, de plusieurs sommes en faveur de quelques établissemens publics, sa succession a été réclamée à la Compagnie des Indes par le gouvernement français, reprit le notaire. Or, elle est en ce moment claire, palpable, liquide; et depuis quinze jours, je cherchais infructueusement les ayant-cause de la demoiselle Barbe-Marie-Charlotte O'Flaharty, lorsque hier à table...

En ce moment, Raphaël se leva soudain, en laissant échapper le mou-

vement brusque d'un homme qui reçoit une blessure. Il y eut comme une acclamation silencieuse, car le premier sentiment des convives fut dicté par une sourde et cruelle envie. Tous les yeux se tournèrent vers lui comme autant de flammes. Puis, un murmure, semblable à celui d'un parterre qui se courrouce, une rumeur d'émeute commença, grossit, et chacun dit un mot pour saluer cette fortune immense apportée par le notaire. Rendu à toute sa raison par la brusque obéissance du Sort, Raphaël étendit promptement sur la table la serviette avec laquelle il avait naguère mesuré la Peau de chagrin. Sans rien écouter, il y superposa le talisman et frissonna violemment en voyant une assez grande

distance entre le contour tracé sur le linge et celui de la peau.

— Hé bien! qu'a-t-il donc? s'écria le banquier.

— *Soutiens-le, Chatillon,* dit un peintre à Émile. La joie va le tuer.

Une horrible pâleur dessina tous les muscles de la figure flétrie de cet héritier; ses traits se contractèrent; les saillies de son visage blanchirent; les creux en devinrent sombres; le masque, livide; et les yeux, fixes. Il voyait la MORT. Ce banquier splendide, entouré de courtisanes fanées, de visages rassasiés, cette agonie de la joie, était une vivante image de sa vie. Il regarda trois fois le talisman qui jouait à l'aise dans les impitoyables lignes imprimées sur la serviette; il essayait de douter; mais

un clair pressentiment anéantissait son incrédulité. Le monde lui appartenait, il pouvait tout et ne voulait plus rien. Comme un voyageur au milieu du désert, il avait un peu d'eau pour sa soif et devait mesurer sa vie au nombre des gorgées. Il voyait clairement ce que chaque désir devait lui coûter de jours. Puis, il croyait à la *peau de chagrin*, il s'écoutait respirer, il se sentait déjà malade. Il se demandait : — Ne suis-je pas pulmonique ? Ma mère n'est-elle pas morte de la poitrine ?

— Ah ! ah ! Raphaël, vous allez bien vous amuser ! Que me donnerez-vous ? disait Aquilina.

— Buvons à la mort de son oncle, le major Martin O'Flaharty ? Voilà un homme !

— Il sera pair de France.

— Bah! qu'est-ce qu'un pair de France après Juillet? dit le jugeur.

— Auras-tu ta loge aux Bouffons?

— J'espère que vous nous régalerez tous!

— Un homme comme lui sait faire grandement les choses.

Le hourra de cette assemblée rieuse résonnait aux oreilles de Valentin sans qu'il pût saisir le sens d'un seul mot. Il pensait vaguement à l'existence mécanique et *sans désirs* d'un paysan de Bretagne, chargé d'enfans, labourant son champ, mangeant du sarrasin, buvant du cidre à même son *piché*, croyant à la Vierge et au roi, communiant à Pâques, dansant le dimanche sur une pelouse verte et

ne comprenant pas le sermon de son *recteur*. Tout ce qui s'offrait en ce moment à ses regards, ces lambris dorés, ces courtisanes, ce repas, ce luxe, le prenaient à la gorge et le faisaient tousser.

— Désirez-vous des asperges, lui cria le banquier.

— *Je ne désire rien*, lui répondit Raphaël d'une voix tonnante.

— Bravo, répliqua l'amphitryon. Vous comprenez la fortune. Elle doit être un brevet d'impertinence. Vous êtes des nôtres! Messieurs, buvons à la puissance de l'or. M. de Valentin devenu six fois millionnaire arrive au pouvoir. Il est roi! Il peut tout, il est au-dessus de tout, comme le sont tous les riches. Pour lui désormais, LES FRANÇAIS SONT ÉGAUX DE-

VANT LA LOI, est un mensonge inscrit en tête du Code. Il n'obéira pas aux lois, les lois lui obéiront. Il n'y a pas d'échafaud, pas de bourreaux pour les millionnaires!

— Oui, répliqua Raphaël, car ils sont eux-mêmes leurs bourreaux!

— Oh! oh! cria le banquier, buvons.

— Buvons, répéta Raphaël en mettant le talisman dans sa poche.

— Que fais-tu là? dit Émile en lui arrêtant la main. — Messieurs, ajouta-t-il en s'adressant à l'assemblée assez surprise des manières de Raphaël, apprenez que notre ami de Valentin... Que dis-je? LE MARQUIS DE VALENTIN! possède un secret pour faire fortune. Ses souhaits

sont accomplis au moment même où il les forme. Or, à moins de passer pour un laquais, pour un homme sans cœur, il va nous enrichir tous!

— Ah! mon petit Raphaël, je veux une parure de perles, s'écria Euphrasie.

— S'il est reconnaissant, il me donnera deux voitures attelées de beaux chevaux et qui aillent vite! dit Aquilina.

— Souhaitez-moi cent mille livres de rente.

— Des cachemires!

— Payez mes dettes!

— Envoie une apoplexie à mon oncle, le grand sec!

— Raphaël, je te tiens quitte à dix mille livres de rente.

— Que de donations, s'écria le notaire.

— Il devrait bien me guérir de la goutte.

— Faites baisser les rentes! s'écria le banquier.

Toutes ces phrases partirent comme les gerbes du bouquet qui termine un feu d'artifice, et ces furieux désirs étaient peut-être plus sérieux que plaisans.

— Mon cher ami, dit Émile d'un air grave, je me contenterai de deux cent mille francs de rente. Allons, exécute-toi de bonne grace, allons?

— Émile, dit Raphaël, tu ne sais donc pas à quel prix?

— Belle excuse, s'écria le poète. Ne devons-nous pas nous sacrifier pour nos amis.

— Alors j'ai presque envie de souhaiter votre mort à tous, répondit Valentin en jetant un regard sombre et profond sur les convives.

— Les mourans sont furieusement cruels, dit Émile en riant. — Te voilà riche, ajouta-t-il sérieusement. Eh bien! je ne te donne pas deux mois pour devenir fangeusement égoïste. Tu es déjà stupide! Tu ne comprends pas une plaisanterie. Il ne te manque plus que de croire à ta Peau de chagrin.

Raphaël craignit les moqueries de cette assemblée, garda le silence, but outre mesure et s'enivra pour oublier un moment sa funeste puissance.

TROISIÈME PARTIE.

L'AGONIE.

Dans les premiers jours du mois de décembre, un vieillard septuagénaire allait, malgré la pluie, par la rue de Varennes, en levant le nez à la porte de chaque hôtel et cherchant l'adresse

de M. le marquis Raphaël de Valentin, avec la naïveté d'un enfant et l'air absorbé des philosophes. L'empreinte d'un violent chagrin, aux prises avec un caractère despotique, éclatait sur cette figure accompagnée de longs cheveux gris en désordre et desséchée comme un vieux parchemin qui se tord dans le feu. Si quelque peintre eût rencontré ce singulier personnage, vêtu de noir, maigre et ossu; sans doute, il l'aurait, de retour à l'atelier, transfiguré sur son album, en inscrivant au-dessous du portrait: *Poète classique en quête d'une rime*. Après avoir vérifié le numéro qui lui avait été indiqué, cette vivante palingénésie de Rollin, frappa doucement à la porte d'un magnifique hôtel.

—Monsieur Raphaël y est-il, de-

manda le bonhomme à un suisse en livrée.

— M. le marquis ne reçoit personne, répondit le valet en avalant une énorme mouillette qu'il retirait d'un large bol de café.

— Sa voiture est là, répondit le vieil inconnu en montrant un brillant équipage arrêté sous le dais de bois qui représentait une tente de coutil, et par lequel les marches du perron étaient abritées. Il va sortir, je l'attendrai.

— Ah! ah! mon ancien, vous pourriez bien rester ici jusqu'à demain matin, reprit le suisse. Il y a toujours une voiture toute prête pour Monsieur. Mais sortez, je vous prie. Je perdrais six cents francs de rente viagère, si je laissais, une seule fois, en-

trer, sans ordre, une personne étrangère à l'hôtel.

En ce moment, un grand vieillard, dont le costume ressemblait assez à celui d'un huissier ministériel, sortit du vestibule et descendit précipitamment quelques marches en examinant le vieux solliciteur ébahi.

— Au surplus, voici monsieur Jonathas, dit le suisse. Parlez-lui.

Les deux vieillards, attirés l'un vers l'autre par une sympathie ou par une curiosité mutuelle, se rencontrèrent au milieu de la vaste cour d'honneur, à un rond point où croissaient quelques touffes d'herbes entre les pavés. Un silence effrayant régnait dans cet hôtel. En voyant Jonathas, vous eussiez voulu pénétrer le mystère qui planait sur sa fi-

gure, et dont tout parlait dans cette maison morne. Le premier soin de Raphaël, en recueillant l'immense succession de son oncle, avait été de découvrir où vivait le vieux serviteur dévoué dont il s'était séparé après l'enterrement de son père, et sur l'affection duquel il pouvait compter. Jonathas pleura de joie en revoyant son jeune maître, auquel il croyait avoir dit un éternel adieu; mais rien n'égala son bonheur quand le marquis le promut aux éminentes fonctions d'intendant. Le vieux Jonathas devint une puissance intermédiaire placée entre Raphaël et le monde entier. Ordonnateur suprême de la fortune de son maître, exécuteur aveugle d'une pensée inconnue, il était comme un sixième sens à travers le-

quel les émotions de la vie arrivaient à Raphaël.

— Monsieur, dit le vieillard à Jonathas en montant quelques marches du perron pour se mettre à l'abri de la pluie, je désirerais parler à monsieur Raphaël.

— Parler à monsieur le marquis, s'écria l'intendant. A peine m'adresse-t-il la parole, à moi son père nourricier.

— Mais je suis aussi son père nourricier, s'écria le vieil homme. Si votre femme l'a jadis allaité, je lui ai fait sucer moi-même le sein des muses. Il est mon nourrisson, mon enfant, mon élève, *carus alumnus!* J'ai façonné sa cervelle, son entendement, développé son génie, et j'ose le dire, à mon honneur et gloire. N'est-il pas un des hommes les plus remarquables

de notre époque ? Je l'ai eu, sous moi, en sixième, en troisième et en rhétorique. Je suis son professeur...

— Ah ! monsieur est monsieur Porriquet.

— Précisément. Mais monsieur...

— Chut, chut, fit Jonathas à deux marmitons dont les voix s'élevaient un peu trop, et rompaient le silence claustral dans lequel la maison était ensevelie.

— Mais, monsieur, reprit le professeur, M. le marquis serait-il malade?

— Mon cher monsieur, répondit Jonathas, Dieu seul sait ce qui tient mon maître. Voyez-vous. Il n'existe pas à Paris, deux maisons semblables à la nôtre. Entendez-vous? Deux maisons? ma foi, non. M. le marquis a fait acheter cet hôtel. Il appartenait précé-

demment à un duc et pair. Il a dépensé trois cent mille francs pour le meubler. Voyez-vous? C'est une somme, trois cent mille francs. Mais chaque pièce de notre maison est un vrai miracle. — Bon ! me suis-je dit, en voyant toute cette magnificence, c'est comme chez défunt monsieur son père! M. le marquis va recevoir la ville et la cour! Point. Monsieur n'a voulu voir personne. Il mène une drôle de vie, monsieur Porriquet, entendez-vous? Une vie inconciliable. Ainsi, monsieur se lève tous les jours à la même heure. Il n'y a que moi, moi seul, voyez-vous? qui puisse entrer dans sa chambre. J'ouvre à sept heures, été comme hiver. Cela est convenu singulièrement. Et alors, étant entré, je lui dis: — Monsieur le mar-

quis, il faut vous réveiller et vous habiller. Alors il se réveille et s'habille. Je dois lui donner sa robe de chambre, toujours faite de la même façon, et de même étoffe. Je suis obligé de la remplacer, voyez-vous, quand elle ne pourra plus servir, rien que pour lui éviter la peine d'en demander une neuve. C'te imagination! Au fait, il a mille francs à manger par jour. Il fait ce qu'il veut, ce cher enfant. Je l'ai vu tout petit, et je l'aime tant qu'il me donnerait un soufflet sur la joue droite, que je lui tendrais la gauche! Il me dirait de faire autre chose plus difficile, je le ferais encore, entendez-vous? Au reste, il m'a chargé d'un tas de vétilles. Il y en a bien assez pour m'occuper. Il lit les journaux, pas vrai? Ordre de les mettre au même

endroit, sur la même table. Je viens aussi, à la même heure, lui faire moi-même la barbe et je ne tremble pas. Le cuisinier perdrait mille écus de rente viagère qui l'attendent après la mort de Monsieur, si le déjeûner ne se trouvait pas inconciliablement servi devant Monsieur, à dix heures, tous les matins, et le dîner à cinq heures précises. Le menu est dressé pour l'année entière, jour par jour.

M. le marquis n'a rien à souhaiter. Il a des fraises quand y a des fraises, et le premier maquereau qui arrive à Paris, il le mange. Le programme est imprimé, il sait le matin son dîner par cœur. Pour lors, il s'habille à la même heure avec les mêmes habits, le même linge, posés toujours par moi, entendez-vous? sur le même fauteuil. Je

dois encore veiller à ce qu'il ait toujours le même drap, et, en cas de besoin, si sa redingote s'abîme, une supposition, la remplacer par une autre, sans lui en dire un mot. S'il fait beau, j'entre et je dis à mon maître : — Vous devriez sortir, Monsieur? Il me répond — oui, ou non. S'il a idée de se promener, il n'attend pas ses chevaux, ils sont toujours attelés, et le cocher reste inconciliablement, fouet en main, comme vous le voyez là.

Le soir, après le dîner, Monsieur va un jour à l'Opéra et l'autre aux... mais non, il n'a pas encore été aux Italiens, parce que je n'ai pu me procurer une loge qu'hier. Puis, il rentre à onze heures précises pour se coucher. Pendant les intervalles de la journée où il ne fait rien, il lit, il

lit toujours, voyez-vous? C'est une idée qu'il a. J'ai ordre de lire avant lui le journal de la littérature et des livres, afin d'acheter tous les ouvrages nouveaux qui paraissent, pour qu'il puisse les trouver, le jour même de leur vente, sur sa cheminée. J'ai la consigne d'entrer d'heure en heure, chez lui, pour veiller au feu, à tout, et pour voir à ce que rien ne lui manque. Il m'a donné, monsieur, un petit livre à apprendre par cœur et où sont écrits tous mes devoirs, un vrai catéchisme. En été, je dois, avec des tas de glaces, maintenir la température au même degré de fraîcheur, et mettre en tout temps des fleurs nouvelles partout. Il est riche! il a mille francs à manger par jour, il peut faire ses fantaisies. Il a été privé

assez long-temps du nécessaire, le pauvre enfant! Il ne tourmente personne; il est bon comme le bon pain; jamais ne dit mot; mais, par exemple, silence complet à l'hôtel, dans le jardin! Enfin, M. le marquis n'a pas un seul désir à former. Voyez-vous? Tout marche au doigt et à l'œil, et *recta!* Et il a raison; si l'on ne tient pas les domestiques, tout va à la débandade. C'est moi qui lui dis tout ce qu'il doit faire, et il m'écoute. Vous ne sauriez croire à quel point il a poussé la chose. Ses appartemens sont... en... en comment donc? ah! en enfilade! Eh bien, il ouvre, une supposition, la porte de sa chambre ou de son cabinet, crac! toutes les portes s'ouvrent d'elles-mêmes par un mécanisse. Pour lors, il peut aller d'un bout à l'autre

de sa maison sans trouver une seule porte fermée. C'est gentil, et commode! et agréable pour nous autres! Ça nous a coûté gros, par exemple! Enfin, finalement, monsieur Porriquet, il m'a dit: — «Jonathas, tu auras soin de moi comme d'un enfant au maillot. Au maillot, oui, monsieur, au maillot qu'il a dit. Tu penseras à mes besoins, pour moi.» Je suis le maître, entendez-vous? et il est quasiment le domestique. Le pourquoi? Ah! par exemple! voilà ce que personne au monde ne sait que lui et le bon Dieu. C'est inconciliable!

— Il fait un poème, s'écria le vieux professeur.

— Vous croyez, monsieur, qu'il fait un poème. C'est donc bien assujettissant, ça! Mais, voyez-vous, je

ne crois pas. Il me répète souvent qu'il veut vivre comme une vergétation, en vergétant. Et pas plus tard qu'hier, monsieur Porriquet, il regardait une tulipe et il disait en s'habillant : « — Voilà ma vie. Je vergète, mon pauvre Jonathas. » A cette heure, d'autres prétendent qu'il est *monomane*. C'est inconciliable !

— Tout me prouve, Jonathas, reprit le professeur avec une gravité magistrale qui imprima un profond respect au vieux valet de chambre, que monsieur Raphaël s'occupe d'un grand ouvrage. Il est plongé dans de vastes méditations et ne veut pas en être distrait par les préoccupations de la vie vulgaire. Au milieu de ses travaux intellectuels, un homme de génie oublie tout. Un jour le célèbre Newton...

— Ah! Newton, bien! dit Jonathas. Je ne le connais pas.

— Newton, un grand géomètre, reprit Porriquet, passa vingt-quatre heures, le coude appuyé sur une table; et quand il sortit de sa rêverie, il croyait le lendemain être encore à la veille, comme s'il eût dormi. Je vais aller le voir, ce cher enfant! Je peux lui être utile.

— Minute! s'écria Jonathas. Vous seriez le roi de France, l'ancien, s'entend! que vous n'entreriez pas à moins de forcer les portes et de me marcher sur le corps. Mais, monsieur Porriquet, je cours lui dire que vous êtes là, et je lui demanderai comme ça : — Faut-il le faire monter! Il répondra *oui* ou *non*. Jamais je ne lui dis : — *Souhaitez-vous? voulez-vous?*

désirez-vous? Ces mots-là sont rayés de la conversation. Une fois il m'en est échappé un : — Veux-tu me faire mourir? m'a-t-il dit, tout en colère.

Jonathas laissa le vieux professeur dans le vestibule, en lui faisant signe de ne pas avancer; il revint assez promptement avec une réponse favorable, et conduisit le vieil émérite à travers de somptueux appartemens dont toutes les portes étaient ouvertes. M. Porriquet aperçut, de loin, son élève, au coin d'une cheminée. Raphaël, enveloppé d'une robe de chambre à grands dessins, et plongé dans un fauteuil à ressorts, lisait le journal. L'extrême mélancolie à laquelle il paraissait être en proie, était exprimée par l'attitude

maladive de son corps affaissé, peinte sur son front et sur son visage pâle comme une fleur étiolée. Une sorte de grace efféminée et les bizarreries particulières aux malades riches, distinguaient sa personne. Ses mains, semblables à celles d'une jolie femme, avaient une blancheur molle et délicate; ses cheveux blonds, devenus rares, se bouclaient autour de ses tempes par une coquetterie cherchée. Une calotte grecque, entraînée par un gland trop lourd pour le léger cachemire dont elle était faite, pendait sur un côté de sa tête; il avait laissé tomber à ses pieds le couteau de malachite enrichi d'or dont il s'était servi pour couper les feuillets d'un livre; et sur ses genoux était le bec d'ambre d'un magnifique houka de l'Inde dont les

spirales émailliées gisaient comme un serpent dans sa chambre, et dont il oubliait de sucer les frais parfums. Cependant, la faiblesse générale de son jeune corps était démentie par des yeux bleus où toute la vie semblait s'être retirée, où brillait un sentiment extraordinaire et dont l'expression saisissait tout d'abord. Ce regard faisait mal à voir. Les uns pouvaient y lire du désespoir; d'autres, y deviner un combat intérieur, aussi terrible qu'un remords. C'était le coup d'œil profond de l'impuissant qui refoule ses désirs au fond de son cœur, ou celui de l'avare jouissant par la pensée de tous les plaisirs que son argent pourrait lui procurer, mais s'y refusant pour ne pas amoindrir son trésor. Ou, le regard du Promé-

thée enchaîné, de Napoléon déchu, qui apprend à l'Élisée, en 1815, la faute stratégique commise par ses ennemis, qui demande le commandement pour vingt-quatre heures et ne l'obtient pas! Véritable regard de conquérant et de damné! Et, mieux encore, le regard que, plusieurs mois auparavant, Raphaël avait jeté sur la Seine ou sur sa dernière pièce d'or mise au jeu! Il soumettait sa volonté, son intelligence au grossier bon sens d'un vieux paysan à peine civilisé par une domesticité de cinquante années; il abdiquait la vie pour vivre, et dépouillait son ame de toutes les poésies du désir, presque joyeux de devenir une sorte d'automate. Il voulait braver la mort; et, pour mieux lutter avec la cruelle puissance dont il avait accepté le défi,

il s'était fait chaste à la manière d'Origène, en châtrant son imagination. Le lendemain du jour où, soudainement enrichi par un testament, il avait vu décroître la Peau de chagrin, il s'était trouvé chez son notaire. Là, un médecin assez en vogue avait raconté, sérieusement, au dessert, la manière dont un Suisse attaqué d'une pulmonie s'en était guéri. Cet homme n'avait pas dit un mot pendant dix ans et s'était soumis à ne respirer que six fois par minute dans l'air épais d'une vacherie, en suivant un régime alimentaire extrêmement doux. — Je serai cet homme! se dit en lui-même Raphaël qui voulait vivre à tout prix. Et, au sein du luxe, il reprit une vie studieuse, la vie d'une machine à vapeur.

Quand le vieux professeur envisagea ce jeune cadavre, il tressaillit. Tout lui semblait artificiel dans ce corps fluet et débile. En voyant le marquis à l'œil dévorant, au front chargé de pensées, il ne put reconnaître l'élève au teint frais et rose, aux membres juvéniles dont il avait gardé le souvenir.... Si le classique bonhomme, critique sagace et conservateur du bon goût, avait lu lord Byron, il aurait cru voir Manfred, là où il eût voulu trouver Childe-Harold.

— Bonjour, mon bon père Porriquet, dit Raphaël à son professeur en pressant les doigts glacés du vieillard dans une main brûlante et moite. Comment vous portez-vous?

— Mais, moi, je vais bien, répon-

dit le vieillard effrayé par le contact de cette main fiévreuse. Et vous?

— Oh! j'espère me maintenir en bonne santé.

— Vous travaillez sans doute à quelque bel ouvrage?

— Non, répondit Raphaël. *Exegi monumentum*, père Porriquet. J'ai achevé une grande page et j'ai dit adieu pour toujours à la Science. A peine sais-je où se trouve mon manuscrit.

— Le style en est pur, sans doute? demanda le professeur. Vous n'aurez pas, j'espère, adopté le langage barbare de cette nouvelle école qui croit faire merveille en inventant Ronsard.

— Mon ouvrage est une œuvre purement physiologique.

— Oh, tout est dit, reprit le professeur. Dans les sciences, la grammaire doit se prêter aux exigences des découvertes. Néanmoins, mon enfant, un style clair, harmonieux, la langue de Fénélon, de Monsieur de Buffon, du grand Racine, un style classique enfin! ne gâte jamais rien. Mais, mon ami, reprit le professeur en s'interrompant, j'oubliais l'objet de ma visite. C'est une visite intéressée.

Se rappelant trop tard la verbeuse élégance et les éloquentes périphrases auxquelles un long professorat avait habitué son maître, Raphaël se repentit presque de l'avoir reçu; mais, au moment où il allait souhaiter de le voir dehors, il comprima

promptement son secret désir en jetant un furtif coup-d'œil à la Peau de chagrin, suspendue devant lui et appliquée sur une étoffe blanche où ses contours fatidiques étaient soigneusement dessinés par une ligne rouge qui l'encadrait exactement. Depuis la fatale orgie, Raphaël étouffait le plus léger de ses caprices, et vivait de manière à ne pas causer le moindre tressaillement à ce terrible talisman. La Peau de chagrin était comme un tigre avec lequel il lui fallait vivre, sans en réveiller la férocité. Il écouta donc patiemment les amplifications du vieux professeur. Le père Porriquet mit une heure à lui raconter les persécutions dont il était devenu l'objet depuis la révolution de juillet. Le bonhomme, voulant un gouverne-

ment fort, avait émis le vœu patriotique de laisser les épiciers à leurs comptoirs; les hommes d'état, au maniement des affaires publiques; les avocats, au Palais; les pairs de France, au Luxembourg; et, alors un des ministres populaires du Roi-citoyen l'avait banni de sa chaire, en l'accusant de carlisme. Chose assez étrange! Le vieillard se trouvait sans place, sans retraite et sans pain. Étant la providence d'un pauvre neveu dont il payait la pension au séminaire de Saint-Sulpice, il venait, moins pour lui-même que pour son enfant adoptif, prier son ancien élève de réclamer auprès du nouveau ministre, non sa réintégration, mais l'emploi de proviseur dans quelque collége de province. Raphaël était en proie à une

somnolence invincible, lorsque la voix monotone du bonhomme cessa de retentir à ses oreilles. Obligé, par politesse, de regarder les yeux blancs et presque immobiles de ce vieillard au débit lent et lourd, il avait été stupéfié, magnétisé par une inexplicable force d'inertie.

— Hé bien! mon bon père Porriquet, répliqua-t-il sans savoir précisément à quelle interrogation il répondait, je n'y puis rien, rien du tout. *Je souhaite seulement bien vivement* que vous réussissiez! Je suis tout à vous.

En ce moment, sans s'apercevoir de l'effet que produisirent sur le front jaune et ridé du vieillard ces banales paroles, pleines d'égoïsme et d'insouciance, Raphaël se dressa comme un

jeune chevreuil. Il vit une légère ligne blanche entre le bord de la peau noire et le dessin rouge; alors il poussa un cri si terrible que le pauvre professeur en fut épouvanté.

— Allez, vieille bête! s'écria-t-il, vous serez nommé proviseur! Ne pouviez-vous pas me demander une rente viagère de dix mille écus plutôt que ma protection? Alors votre visite ne m'aurait rien coûté! Il y a cent mille emplois en France, et je n'ai qu'une vie! Une vie d'homme vaut plus que tous les emplois du monde! Jonathas! Jonathas!...

Jonathas parut.

— Voilà de tes œuvres, triple sot! Pourquoi m'as-tu proposé de recevoir Monsieur? dit-il en lui montrant le vieillard pétrifié. T'ai-je remis mon

ame entre les mains pour la déchirer ? Tu m'arraches en ce moment dix années d'existence ! Encore une faute comme celle-ci, et tu me conduiras à la demeure où j'ai conduit mon père. N'aurais-je pas mieux aimé posséder la belle lady Branston que d'obliger cette vieille carcasse, espèce de haillon humain ? J'ai de l'or pour lui ! Et, d'ailleurs, quand tous les Porriqnet du monde mourraient de faim, qu'est-ce que cela me ferait!

La colère avait blanchi le visage de Raphaël, une légère écume sillonnait ses lèvres tremblantes, et l'expression de ses yeux était épouvantable. A cet aspect, les deux vieillards furent saisis d'un tressaillement convulsif, comme deux enfans en présence d'un serpent. Le jeune homme,

tomba sur son fauteuil. Il se fit une sorte de réaction dans son ame, et des larmes coulèrent abondamment de ses yeux flamboyans.

— Oh! ma vie! ma belle vie! dit-il. Plus de bienfaisantes pensées! Plus d'amour, plus rien. Il se tourna vers le professeur. — Le mal est fait, mon vieil ami, reprit-il d'une voix douce. Je vous aurai largement récompensé de vos soins. Et mon malheur aura, du moins, produit le bien d'un bon et digne homme.

Il y avait tant d'ame dans l'accent qui accompagnait ces paroles presque inintelligibles, que les deux vieillards pleurèrent comme on pleure en entendant un air attendrissant chanté dans une langue étrangère.

— Il est épileptique, dit M. Porriquet à voix basse.

— Je reconnais votre bonté, mon ami, reprit doucement Raphaël. Vous voulez m'excuser. La maladie est un accident, tandis que l'inhumanité serait un vice, un crime. Laissez-moi, maintenant, ajouta-t-il. Vous recevrez demain ou après-demain, peut-être même ce soir, votre nomination. Adieu.

Le vieillard se retira, pénétré d'horreur et en proie à de vives inquiétudes sur la santé morale de Valentin. Cette scène avait eu pour lui quelque chose de surnaturel. Il doutait de lui-même et s'interrogeait comme s'il se fût réveillé après un songe pénible.

— Écoute, Jonathas, reprit le jeune

homme en s'adressant à son vieux serviteur. Tâche de comprendre la mission que je t'ai confiée !

— Oui, monsieur le marquis.

— Je suis comme un homme mis hors la loi commune.

— Oui, monsieur le marquis.

— Toutes les jouissances de la vie se jouent autour de mon lit de mort, et dansent comme de belles femmes devant moi ; si je les appelle? je meurs. Toujours la mort! Tu dois être une barrière entre le monde et moi.

— Oui, monsieur le marquis, dit le vieux valet en essuyant les gouttes de sueur qui chargeaient son front ridé. Mais, si vous ne voulez pas voir de belles femmes, comment ferez-vous ce soir aux Italiens? Une famille anglaise qui repart pour Londres

m'a cédé le reste de son abonnement, et vous avez une belle loge. Oh ! une loge superbe! Aux premières.

Tombé dans une profonde rêverie, Raphaël n'écoutait plus.

Voyez-vous cette fastueuse voiture? ce coupé simple en dehors, de couleur brune, mais sur les panneaux duquel brille l'écusson d'une antique et noble famille? Quand ce coupé passe rapidement, les grisettes l'admirent, en convoitent le satin jaune, la soie onduleuse, le tapis de la Savonnerie, la passementerie fraîche comme une paille de riz tressée par des mains blanches, les moelleux coussins, et les glaces muettes. Deux laquais en livrée se tiennent derrière cette voiture aristocratique; mais au fond, sur la soie, gît une tête brû-

lante aux yeux cernés, Raphaël, tris te et pensif.

Fatale image de la richesse! Il court à travers Paris comme une fusée, arrive au péristyle du théâtre Favart, le marche-pied se déploie, ses deux valets le soutiennent, une foule envieuse le regarde.

— Qu'a-t-il fait celui-là pour être si riche? dit un pauvre étudiant en Droit qui, faute d'un écu, ne pouvait entendre les magiques accords de Rossini.

Raphaël marchait lentement dans les corridors de la salle, il ne se promettait aucune jouissance de ces plaisirs si fort enviés jadis. En attendant le second acte de la *Semiramide*, il se promenait au foyer, errait à travers les galeries, insouciant de sa loge

dans laquelle il n'était pas encore entré. Le sentiment de la propriété n'existait déjà plus au fond de son cœur. Semblable à tous les malades, il ne songeait qu'à son mal. Appuyé sur le manteau de la cheminée, autour de laquelle abondaient, au milieu du foyer, les élégans, jeunes et vieux, d'anciens et de nouveaux ministres, des pairs sans pairie, et des pairies sans pair, telles que les a faites la révolution de juillet, enfin tout un monde de spéculateurs et de journalistes, Raphaël vit à quelques pas de lui, parmi toutes les têtes, une figure étrange et surnaturelle. Il s'avança en clignant les yeux fort insolemment vers cet être bizarre, afin de le contempler de plus près. — Quelle admirable peinture! se dit-il. Les sour-

cils, les cheveux et la virgule *à la Mazarin* dont l'inconnu semblait faire parade, étaient teints en noir; mais, appliqué sur une chevelure sans doute trop blanche, le cosmétique avait produit une couleur violâtre et fausse dont les teintes changeaient suivant les reflets plus ou moins vifs des lumières. Son visage étroit et plat, dont les rides étaient comblés par d'épaisses couches de rouge et de blanc, exprimait à la fois la ruse et l'inquiétude. Cette enluminure manquait à quelques endroits de la face dont elle faisait singulièrement ressortir la décrépitude et le teint plombé; aussi, était-il impossible de ne pas rire en voyant cette tête au menton pointu, au front proéminent, assez semblable à ces gro-

tesques figures de bois, sculptées en Allemagne, par les bergers pendant leurs loisirs. En examinant tour à tour ce vieil Adonis et Raphaël, un observateur aurait cru reconnaître, dans le marquis, les yeux d'un jeune homme sous le masque d'un vieillard; et dans l'inconnu, les yeux ternes d'un vieillard sous le masque d'un jeune homme. Valentin cherchait à se rappeler en quelle circonstance il avait vu jadis ce petit vieillard sec, bien cravaté, botté en adulte, qui marchait en faisant sonner ses éperons et se croisait les bras comme s'il avait toutes les forces d'une pétulante jeunesse à dépenser. Sa démarche n'accusait rien de gêné, ni d'artificiel. Son élégant habit, soigneusement boutonné, déguisait une antique et forte charpente,

en lui donnant la tournure d'un vieux fat qui suit encore les modes. Cette espèce de poupée pleine de vie, vrai prodige, avait pour Raphaël tous les charmes d'une apparition, et il le contemplait comme un vieux Rembrandt enfumé, récemment restauré, verni, mis dans un cadre neuf. Cette comparaison lui fit retrouver la trace de la vérité dans ses confus souvenirs; et, alors, il reconnut le marchand de curiosités, l'homme auquel il devait son malheur! En ce moment, un rire satanique échappait à ce fantastique personnage, et se dessinait sur ses lèvres froides, tendues par un faux râtelier. A ce rire, la vive imagination de Raphaël lui montra, dans cet homme de frappantes ressemblances avec la tête idéale que les peintres ont

donnée au Méphistophélès de Goëthe. Mille superstitions s'emparèrent de l'ame forte de Raphaël. Dans ce moment, il crut à la puissance du démon, à tous les sortiléges rapportés dans les légendes du moyen âge, et mises en œuvre par les poètes. Se refusant avec horreur au sort de Faust, il invoqua soudain le ciel, ayant comme les mourans, une foi fervente en Dieu, en la vierge Marie. Radieuse et fraîche, une mystérieuse lumière lui permit d'apercevoir le ciel de Michel-Ange et de Sanzio d'Urbin: des nuages, un vieillard à barbe blanche, des têtes ailées, une belle femme assise dans une auréole. Maintenant il comprenait, il adoptait ces admirables créations dont les fantaisies presque humaines lui expliquaient son aventure

et lui permettaient encore un espoir. Mais quand ses yeux retombèrent sur le foyer des Italiens, au lieu de la vierge, il vit une ravissante fille d'Opéra, et reconnut en elle la détestable Euphrasie, cette danseuse au corps souple et léger, qui, vêtue d'une robe éclatante, couverte de perles orientales, arrivait impatiente de son vieillard impatient, et venait se montrer, insolente, le front hardi, les yeux pétillans, à ce monde envieux et spéculateur, pour témoigner de la richesse sans bornes du marchand dont elle dissipait les trésors. Raphaël se souvint du souhait goguenard par lequel il avait accueilli le fatal présent du vieux homme, et savoura tous les plaisirs de la vengeance en contemplant l'humiliation pro-

fonde de cette sagesse sublime, dont naguère la chute semblait impossible. Le funèbre sourire du centenaire s'adressait à Euphrasie dont la bouche rose répondit par un mot d'amour. Puis, offrant à cette femme, un bras desséché, le petit juif fit deux ou trois fois le tour du foyer, en recueillant, avec délices, les regards de passion et les complimens jetés par la foule à sa maîtresse, sans voir les rires dédaigneux, sans entendre les railleries mordantes dont il était l'objet.

—Dans quel cimetière, cette jeune goule a-t-elle déterré ce cadavre? s'écria le plus élégant de tous les romantiques.

Euphrasie se prit à sourire. Le railleur était un jeune homme aux cheveux blonds, aux yeux bleus et bril-

lans, svelte, portant moustache, tout le bagage du genre, ayant un frac écourté, le chapeau sur l'oreille, et la repartie vive.

—Que de vieillards, se dit Raphaël en lui-même, couronnent une vie de probité, de travail, de vertu, par une folie! Celui-ci a les pieds froids, et fait l'amour.

—Hé bien! monsieur, s'écria Valentin, en arrêtant le juif et en lançant une œillade à Euphrasie; ne vous souvenez-vous plus des sévères maximes de votre philosophie?

—Ah! ah! répondit le marchand d'une voix déjà cassée. Je suis maintenant heureux comme un jeune homme. J'avais pris l'existence au rebours. Il y a toute une vie dans une heure d'amour.

En ce moment, les spectateurs, entendant le prélude de l'orchestre, quittèrent le foyer pour se rendre à leurs places. Le vieillard salua Raphaël, et ils se séparèrent. En entrant dans sa loge, le marquis aperçut Fœdora, placée à l'autre côté de la salle précisément en face de lui. Sans doute arrivée depuis peu, elle rejetait son écharpe en arrière, se découvrait le cou, faisait ces mille petits mouvemens indescriptibles d'une coquette occupée à se poser. Tous les regards étaient concentrés sur elle. Un jeune pair de France l'accompagnait. La comtesse lui demanda la lorgnette qu'elle lui avait donnée à porter; et, au geste qu'elle fit, à la manière dont elle regarda ce nouveau partenaire, Raphaël devina la tyrannie à laquelle

son successeur était soumis. Fasciné sans doute comme il l'avait été jadis; dupé comme lui; comme lui, luttant avec toute la puissance d'un amour vrai contre les froids calculs de cette femme, il devait souffrir les tourmens auxquels Valentin avait heureusement renoncé. Une joie inexprimable anima la figure de Fœdora, quand, après avoir braqué sa lorgnette sur toutes les loges, et rapidement examiné les toilettes, elle eut la conscience d'écraser, par sa parure et par sa beauté, les plus jolies, les plus élégantes femmes de Paris. Elle se mit à rire pour montrer ses dents blanches; agita sa tête ornée de fleurs, pour en faire admirer l'éclat et la coiffure; puis, son regard alla, de loge en loge, se moquant d'un béret mal posé sur le

front d'une princesse russe, ou d'un chapeau manqué qui coiffait horriblement mal la fille d'un banquier; mais, tout à coup, elle pâlit, en rencontrant les yeux fixes de Raphaël. Son amant dédaigné la foudroya par un intolérable coup d'œil de mépris. Quand aucun de ses amans bannis ne méconnaissait sa puissance, Valentin, seul dans le monde, était à l'abri de ses séductions. Un pouvoir impunément bravé touche à sa ruine. Cette maxime est gravée plus profondément au cœur d'une femme qu'à la tête des rois. Aussi, Fœdora voyait-elle en Raphaël la mort de ses prestiges et de sa coquetterie. Un mot, dit par lui, la veille, à l'Opéra, était déjà devenu célèbre, dans les salons de Paris. Le tranchant de cette

terrible épigramme avait fait à la comtesse une blessure incurable. En France, nous savons cautériser une plaie, mais nous n'y connaissons pas encore de remède au mal que produit une phrase. Au moment où toutes les femmes regardèrent alternativement le marquis et la comtesse, Fœdora aurait voulu l'abîmer dans les oubliettes de quelque Bastille; car, malgré son talent pour la dissimulation, ses rivales devinèrent sa souffrance. Enfin, sa dernière consolation lui échappa. Ces mots délicieux: — Je suis la plus belle! Cette phrase éternelle qui calmait tous les chagrins de sa vanité, devint un mensonge. Au moment où finissait l'ouverture du second acte, une femme vint se placer près de Raphaël, dans

une loge qui, jusqu'alors, était restée vide. Le parterre entier laissa échapper un murmure d'admiration. Cette mer de faces humaines agita ses lames intelligentes et tous les yeux regardèrent l'inconnue. Jeunes et vieux firent un tumulte si prolongé que, pendant le lever du rideau, les musiciens de l'orchestre se tournèrent d'abord pour réclamer le silence; mais ils partagèrent cet applaudissement et finirent par en augmenter les confuses rumeurs. Des conversations animées s'établirent dans chaque loge. Les femmes s'étaient toutes armées de leurs jumelles; et les vieillards rajeunis, nettoyaient avec la peau de leurs gants le verre de leurs lorgnettes. Puis, l'enthousiasme se calma par degrés. Les

chants retentirent sur la scène. Tout rentra dans l'ordre. La bonne compagnie, comme honteuse d'avoir cédé à un mouvement naturel, reprit la froideur aristocratique de ses manières polies. Les riches ne veulent s'étonner de rien, ils doivent reconnaître, au premier aspect d'une belle œuvre, le défaut qui les dispensera de l'admiration, sentiment vulgaire. Cependant quelques hommes restèrent immobiles, sans écouter la musique, perdus dans un ravissement naïf, occupés à contempler la voisine de Raphaël. Valentin aperçut dans une baignoire, et près d'Aquilina, l'ignoble figure du banquier sanglant qui lui adressait une grimace approbative. Puis, il vit Émile, qui, debout à l'orchestre, semblait lui

dire : — Mais regarde donc la belle créature que tu as près de toi! Enfin Rastignac assis près d'une jeune femme, une veuve sans doute, tortillait ses gants comme un homme au désespoir d'être enchaîné là, sans pouvoir aller près de la divine inconnue. La vie de Raphaël dépendait d'un pacte encore inviolé qu'il avait fait avec lui-même. Il s'était promis de ne jamais regarder attentivement aucune femme; et, pour se mettre à l'abri d'une tentation, il portait un lorgnon dont le verre microscopique, artistement disposé, détruisait l'harmonie des plus beaux traits, en leur donnant un hideux aspect. Encore en proie à la terreur dont il avait été saisi le matin, quand, pour un simple vœu de politesse, le talisman

s'était si promptement resserré, Raphaël résolut fermement de ne pas se retourner vers sa voisine. Assis comme l'est une duchesse, non pas comme une duchesse impériale, mais comme une duchesse du faubourg Saint-Germain, il présentait le dos au coin de sa loge, et dérobait avec impertinence la moitié de la scène à l'inconnue, ayant l'air de la mépriser, d'ignorer même qu'une jolie femme se trouvât derrière lui. La voisine, copiant avec exactitude la posture de Valentin, avait appuyé son coude sur le bord de la loge, et se mettait la tête de trois quarts, en regardant les chanteurs, comme si elle se fût posée devant un peintre. Ces deux personnes ressemblaient à deux amans brouillés qui se boudent, se tournent

le dos, et vont s'embrasser au premier mot d'amour. Par momens, les légers marabouts, ou les cheveux de l'inconnue, effleuraient la tête de Raphaël, et lui causaient une sensation voluptueuse contre laquelle il luttait courageusement. Bientôt, il sentit le doux contact des ruches de blonde qui garnissaient le tour de la robe. La robe elle-même fit entendre le murmure efféminé de ses plis, frissonnement plein de molles sorcelleries. Enfin, le mouvement imperceptible imprimé par la respiration à la poitrine, au dos, aux vêtemens de cette jolie femme, toute sa vie suave se communiqua soudain à Raphaël comme une étincelle électrique; et le tulle ou la dentelle transmirent fidèlement à son épaule cha-

touillée, la délicieuse chaleur de ce dos blanc et nu. Par un caprice de la nature, ces deux êtres désunis par le bon ton, séparés par les abîmes de la mort, respirèrent ensemble, et pensèrent peut-être l'un à l'autre. Les pénétrans parfums de l'aloës achevèrent d'enivrer Raphaël. Son imagination irritée par un obstacle, et que les entraves rendaient encore plus fantasque, lui dessina rapidement une femme en traits de feu. Il se retourna brusquement. Choquée sans doute de se trouver en contact avec un étranger, l'inconnue fit un mouvement semblable, leurs visages, animés par la même pensée, restèrent en présence.

— Pauline!

— Monsieur Raphaël!

Pétrifiés l'un et l'autre, ils se re-

gardèrent un instant en silence. Raphaël voyait Pauline dans une toilette simple et de bon goût. A travers la gaze qui couvrait chastement son corsage, des yeux habiles pouvaient apercevoir une blancheur de lis et deviner des formes qu'une femme eût admirées. Puis, c'était toujours sa modestie virginale, sa candeur, sa gracieuse attitude. L'étoffe de sa manche, accusait l'émotion profonde dont elle était saisie, par un tremblement nerveux qui semblait faire palpiter son corps aussi fortement que palpitait son cœur.

— Oh ! venez demain, dit-elle, venez à l'hôtel Saint-Quentin, y reprendre vos papiers. J'y serai à midi. Soyez exact.

Puis, elle se leva précipitam-

ment et disparut. Raphaël voulut suivre Pauline; mais, il craignit de la compromettre, il resta, regarda Fœdora, la trouva laide; et, bientôt, ne pouvant comprendre une seule phrase de musique, étouffant dans cette salle, le cœur plein, il sortit, et revint chez lui.

— Jonathas, dit-il à son vieux domestique, au moment où il fut dans son lit, donne-moi une demi-goutte de laudanum sur un morceau de sucre, et demain ne me réveille qu'à midi moins vingt minutes.

— Je veux être aimé de Pauline! s'écria-t-il, le lendemain, en regardant le talisman avec une indéfinissable angoisse.

La peau ne fit aucun mouvement, elle semblait avoir perdu sa force con-

tractile; elle ne pouvait sans doute pas réaliser un désir accompli déjà.

— Ah! ah! s'écria Raphaël, en se sentant délivré comme d'un manteau de plomb qu'il aurait porté depuis le jour où le talisman lui avait été donné. Tu mens! Tu ne m'obéis pas? Le pacte est rompu! Je suis libre, je vivrai. C'était donc une mauvaise plaisanterie.

En disant ces paroles, il n'osait pas croire à sa propre pensée. Il se mit aussi simplement qu'il l'était jadis, et voulut aller à pied à son ancienne demeure, en essayant de se reporter en idée à ces jours heureux où il se livrait sans danger à la furie de ses désirs, où il n'avait point encore jugé toutes les jouissances humaines. Il marchait, voyant, non plus la

Pauline de l'hôtel Saint-Quentin, mais la Pauline de la veille, cette maîtresse accomplie, si souvent rêvée, jeune fille spirituelle, aimante, artiste, comprenant les poètes, comprenant la poésie, et vivant au sein du luxe; en un mot, Fœdora douée d'une belle ame; ou Pauline comtesse et deux fois millionnaire comme l'était Fœdora. Quand il se trouva sur le seuil usé, sur la dalle cassée de cette porte où, tant de fois, il avait eu des pensées de désespoir, une vieille femme sortit de la salle et lui dit: — N'êtes-vous pas M. Raphaël de Valentin?

—Oui, ma bonne mère, répondit-il.

—Vous connaissez votre logement, reprit-elle. Vous y êtes attendu.

—Cet hôtel est-il toujours tenu par madame Gaudin? demanda-t-il.

— Oh! non, monsieur. Maintenant madame Gaudin est baronne. Elle est dans une belle maison à elle, de l'autre côté de l'eau. Son mari est revenu. Dame! il a rapporté des mille et des cents. L'on dit qu'elle pourrait acheter tout le quartier Saint-Jacques si elle le voulait. Elle m'a donné *gratis* son fonds, et son restant de bail. Ah! c'est une bonne femme, tout de même! Elle n'est pas plus fière aujourd'hui qu'elle ne l'était hier.

Raphaël monta lestement à sa mansarde. Quand il atteignit les dernières marches de l'escalier, il entendit les sons du piano. Pauline était là! Il ouvrit doucement la porte, et la vit modestement vêtue d'une robe de percaline; mais la façon de la robe, les gants, le chapeau, le châle négli-

gemment jetés sur le lit, révélaient toute une fortune.

— Ah! vous voilà, enfin, s'écria Pauline en tournant la tête et se levant par un naïf mouvement de joie.

Raphaël vint s'asseoir près d'elle; et rougissant, honteux, heureux, il la regarda sans rien dire.

— Pourquoi nous avez-vous donc quittées? reprit-elle en baissant les yeux, au moment où son visage s'empourpra. Qu'êtes-vous devenu?

— Ah! Pauline, j'ai été, je suis bien malheureux encore.

— Là! s'écria-t-elle tout attendrie. J'ai deviné cela, hier, en vous voyant bien mis, riche en apparence, et, en réalité, hein, monsieur Raphaël? Est-ce toujours comme autrefois?

Valentin ne put retenir quelques

larmes, elles roulèrent dans ses yeux, et alors il s'écria : — Pauline!... je... Il n'acheva pas, ses yeux étincelèrent d'amour, et son cœur déborda dans son regard.

— Oh! il m'aime! il m'aime! s'écria Pauline.

Raphaël fit un signe de tête, en se sentant hors d'état de dire une seule parole. A ce geste, la jeune fille lui prit la main, et, la serrant avec force, elle lui dit, tantôt riant, tantôt sanglottant : — Riches! riches! heureux ! riches! ta Pauline est riche! Mais moi je devrais aujourd'hui être bien pauvre. J'ai mille fois dit que je paierais ce mot : — *il m'aime!* de tous les trésors de la terre. O mon Raphaël! J'ai des millions. Tu aimes le luxe ; mais tu dois aimer mon cœur aussi. Il y

a tant d'amour pour toi dans ce cœur. Tu ne sais pas? mon père est revenu. Je suis une riche héritière. Ma mère et lui me laissent entièrement maîtresse de mon sort! Je suis libre! Comprends-tu?

En proie à une sorte de délire, Raphaël tenait les mains de Pauline, et les baisait si ardemment, si avidement, que son baiser semblait être une sorte de convulsion. Pauline se dégagea les mains, les jeta sur les épaules de Raphaël et le saisit. Alors, ils se comprirent, se serrèrent et s'embrassèrent avec cette sainte, cette délicieuse ferveur, dégagée de toute arrière-pensée, dont un seul baiser se trouve empreint, le jeune, le premier baiser, par lequel deux ames prennent possession d'elles-mêmes.

—Ah! s'écria Pauline en retombant sur la chaise, je ne veux plus te quitter. — Je ne sais d'où me vient tant de hardiesse? reprit-elle en rougissant.

— De la hardiesse, ma Pauline? Oh! ne crains rien! C'est de l'amour, de l'amour vrai, profond, éternel comme le mien, n'est-ce pas?

— Oh! parle, parle, parle! dit-elle. Ta bouche a été si long-temps muette pour moi.

— Tu m'aimais donc?

— Oh! Dieu! si je t'aimais! Que de fois j'ai pleuré, là, tiens? en faisant ta chambre, déplorant ta misère et la mienne. Je me serais vendue au démon pour t'éviter un chagrin! Aujourd'hui, *mon* Raphaël, car tu es bien à moi. A moi cette belle tête; à moi ton

cœur! Oh! oui, ton cœur, surtout! Éternelle richesse! — Eh bien! où en suis-je? reprit-elle après une pause. Ah! m'y voici! nous avons trois, quatre, cinq millions, je crois. Si j'étais pauvre, je tiendrais peut-être à porter ton nom, à être nommée ta femme. Mais, en ce moment, je voudrais te sacrifier le monde entier, je voudrais être encore ta servante. Va, Raphaël, en t'offrant mon cœur, ma personne, ma fortune, je ne te donnerais rien de plus aujourd'hui, que le jour où j'ai mis là, dit-elle en montrant le tiroir de la table, certaine pièce de cent sous! Oh! comme alors ta joie m'a fait mal.

— Pourquoi es-tu riche? s'écria Raphaël. Pourquoi n'as-tu pas de va-

nité? je ne puis rien pour toi. Il se tordit les mains de bonheur, de désespoir d'amour. Quand tu seras madame la marquise de Valentin! Je te connais, ame céleste, ce titre et ma fortune ne vaudront pas...

— Un seul de tes cheveux, s'écria-t-elle.

— Moi aussi, j'ai des millions; mais que sont maintenant les richesses pour nous! Ah! j'ai ma vie, je puis te l'offrir, prends-la.

— Oh! ton amour. Raphaël, ton amour vaut le monde. Comment! ta pensée est à moi? Mais je suis la plus heureuse des heureuses.

— L'on va nous entendre, dit Raphaël.

— Hé, il n'y a personne, répondit-elle en laissant échapper un geste mutin.

— Eh bien, viens, s'écria Valentin en lui tendant les bras.

Elle sauta sur ses genoux, et, joignant ses mains autour du cou de Raphaël : — Embrassez-moi, dit-elle, pour tous les chagrins que vous m'avez donnés ! Pour effacer la peine que vos joies m'ont faite ! Pour toutes les nuits que j'ai passées à peindre mes écrans.

— Tes écrans...

— Puisque nous sommes riches, mon trésor, je puis te dire tout. Pauvre enfant ! Ah ! comme il est facile de tromper les hommes d'esprit ! Est-ce que tu pouvais avoir des gilets blancs et des chemises propres deux fois la semaine, pour trois francs de blanchissage par mois ? Mais tu buvais deux fois plus de lait qu'il ne t'en

revenait pour ton argent. Je t'attrapais sur tout : le feu, l'huile, et l'argent donc? Oh! mon Raphaël! ne me prends pas pour femme, dit-elle en riant, je suis une personne trop astucieuse.

— Mais comment faisais-tu donc?

— Je travaillais jusqu'à deux heures du matin, répondit-elle, et je donnais à ma mère une moitié du prix de mes écrans, à toi l'autre.

Ils se regardèrent pendant un moment, tous deux hébétés de joie et d'amour.

— Oh! s'écria Raphaël, nous paierons sans doute, un jour, ce bonheur par quelque effroyable chagrin!

— Serais-tu marié? cria Pauline. Ah! je ne veux te céder à aucune femme.

— Je suis libre, ma chérie.

— Libre, répéta-t-elle. Libre, et à moi!

Elle se laissa glisser sur ses genoux, joignit les mains, et regarda Raphaël avec une dévotieuse ardeur.

— J'ai peur de devenir folle! — Combien tu es gentil! reprit-elle en passant une main dans la blonde chevelure de son amant. Est-elle bête, ta comtesse Fœdora! Quel plaisir j'ai ressenti hier en me voyant saluée par tous ces hommes. Elle n'a jamais été applaudie, elle! — Dis, cher? quand mon dos a touché ton bras, j'ai entendu en moi je ne sais quelle voix qui m'a crié : — Il est là! Je me suis retournée, et je t'ai vu! Oh! je me suis sauvée, je me sentais

l'envie de te sauter au cou, devant tout le monde.

— Tu es bien heureuse de pouvoir parler, s'écria Raphaël. Moi, j'ai le cœur serré. Je voudrais pleurer, je ne puis... Ne me retire pas ta main! Il me semble que je resterais pendant toute ma vie, à te regarder ainsi, heureux, content.

— Oh! répète-moi cela, mon amour?

— Et que sont les paroles, reprit Valentin en laissant tomber une larme chaude sur les mains de Pauline. Plus tard, j'essaierai de te dire mon amour; en ce moment, je ne puis que le sentir...

— Oh! s'écria-t-elle, cette belle ame, ce beau génie, ce cœur que je

connais si bien, tout est à moi, comme je suis à toi.

— Pour toujours, ma douce créature! dit Raphaël d'une voix émue. Tu seras ma femme, mon bon génie. Ta présence a toujours dissipé mes chagrins, rafraìchi mon ame. En ce moment, ton sourire angélique a pour ainsi dire purifié mon cœur. Je crois commencer une nouvelle vie. Le passé cruel et mes tristes folies me semblent n'être plus que de mauvais songes. Je suis pur, près de toi. Je sens l'air du bonheur. — Oh! sois là toujours, ajouta-t-il en la pressant saintement sur son cœur palpitant.

— Vienne la mort quand elle voudra! s'écria Pauline en extase. J'ai vécu!

Heureux qui devinera leurs joies, il les aura connus!

— Oh! mon Raphaël! s'écria Pauline, après quelques heures de silence bien employées, je voudrais qu'à l'avenir personne n'entrât dans cette chère mansarde.

— Il faut en murer la porte, mettre une grille à la lucarne, et acheter la maison, répondit le marquis.

— C'est cela, dit-elle. Puis, après un moment de silence: — Nous avons un peu oublié de chercher tes manuscrits?

Et ils se prirent à rire avec une douce innocence.

— Bah! je me moque de toutes les sciences, s'écria Raphaël.

— Ah! monsieur, et la gloire?.

— Tu es ma seule gloire.

— Tu étais bien malheureux en faisant tous ces petits pieds de mouche, dit-elle en feuilletant les papiers.

— Ma Pauline...

— Oh! oui, je suis ta Pauline. Eh bien?

— Où demeures-tu donc?

— Rue Saint-Lazare. Et toi?

— Rue de Varennes.

— Comme nous serons loin l'un de l'autre, jusqu'à ce que...

Elle s'arrêta, regardant son ami d'un air coquet et malicieux.

— Mais, répondit Raphaël, nous avons tout au plus une quinzaine de jours à rester séparés.

— Vrai! dans quinze jours nous nous marierons. Elle sauta comme une enfant. — Oh! je suis une fille dénaturée, reprit-elle, je ne pense

plus ni à père, ni à mère, ni à rien dans le monde! Tu ne sais pas, pauvre chéri? mon père est bien malade. Il est revenu des Indes, souffrant. Oh! bien souffrant. Il a manqué mourir au Hâvre. Nous l'avons été chercher là.—Ah! Dieu, s'écria-t-elle en regardant l'heure à sa montre, déjà trois heures. Je dois me trouver à son réveil, à quatre heures. Je suis la maîtresse au logis; ma mère fait toutes mes volontés; mon père m'adore; mais je ne veux pas abuser de leur bonté. Ce serait mal! Le pauvre père, c'est lui qui m'a envoyée aux Italiens hier. Tu viendras le voir demain, n'est-ce pas?

— Madame la marquise de Valentin veut-elle me faire l'honneur d'accepter mon bras?

— Ah! cher chéri! Je vais emporter la clef de cette chambre, reprit-elle. N'est-ce pas un palais, notre trésor...

— Pauline? encore un baiser.

— Mille! — Mon Dieu, dit-elle en regardant Raphaël, ce sera toujours ainsi! Je crois rêver.

Ils descendirent lentement l'escalier. Puis, bien unis, marchant du même pas, tressaillant ensemble sous le poids du même bonheur, se serrant comme deux colombes, ils arrivèrent trop tôt sur la place de la Sorbonne, où la voiture de Pauline attendait.

— Je veux aller chez toi! s'écria-t-elle. Je veux voir ta chambre, ton cabinet, et m'asseoir à la table sur laquelle tu travailles. Ce sera comme

autrefois, ajouta-t-elle en rougissant.

— Joseph, dit-elle en s'adressant à un valet, je vais rue de Varennes avant de retourner à la maison. Il est trois heures un quart, et je dois être revenue à quatre. George pressera les chevaux.

Et les deux amans, mollement balancés et portés sur de voluptueux coussins, tous deux rayonnant d'amour, furent, en peu d'instans, menés à l'hôtel de Valentin.

— Oh! que je suis contente d'avoir examiné tout cela, s'écria Pauline en chiffonnant la soie des rideaux qui drapaient le lit de Raphaël. Ce soir, en m'endormant, je tâcherai d'être là, en pensée. Je me figurerai ta chère tête sur cet oreiller. Dis-moi, Raphaël,

tu n'as pris conseil de personne pour meubler ton hôtel?

— De personne.

— Bien vrai? Ce n'est pas une femme qui...

— Pauline!

— Oh! je me sens une affreuse jalousie! Mais, tu as bon goût. Je veux avoir demain un lit pareil au tien.

Raphaël, ivre de bonheur, saisit Pauline.

— Oh! mon père, mon père, dit-elle.

— Je vais donc te reconduire, car je veux te quitter le moins possible, s'écria Valentin.

— Combien tu es aimant! Je n'osais pas te le proposer...

— N'es-tu donc pas ma vie?

— Il n'y a pas deux hommes comme toi sous le ciel.

Mais il serait fastidieux de consigner fidèlement ces adorables bavardages de l'amour auxquels l'accent, le regard, un geste intraduisible donnent seuls du prix. Valentin reconduisit Pauline jusque chez elle, et revint ayant au cœur autant de plaisir que l'homme peut en ressentir et en porter ici-bas. Quand il fut assis dans son fauteuil, près de son feu, pensant à la soudaine et complète réalisation de toutes ses espérances, une idée froide lui traversa l'ame comme l'acier d'un poignard perce une poitrine. Il regarda la peau de chagrin, elle s'était légèrement rétrécie.

— Ah!

Il prononça le grand juron français, sans y mettre les jésuitiques réticences de l'abbesse des Andouillettes; puis, il pencha la tête sur son fauteuil, et resta sans mouvement les yeux arrêtés sur une patère, sans la voir.

— Grand Dieu! s'écria-t-il. Quoi! tous mes désirs, tous! Pauvre Pauline!

Il prit un compas, mesura ce que la matinée lui avait coûté d'existence.

— Je n'en ai pas pour deux mois, dit-il.

Une sueur glacée sortit de ses pores, et il demeura comme perdu dans ses pensées. Tout à coup il obéit à un inexprimable mouvement de rage, et saisit la peau de chagrin en s'écriant : — Je suis bien bête! Il sor-

tit, courut, traversa les jardins, jeta le talisman au fond d'un puits en disant : — Vogue la galère! Au diable toutes ces sottises!

Raphaël se laissa donc aller au bonheur d'aimer, et vécut cœur à cœur avec Pauline, qui ne conçut pas le refus en amour. Leur mariage, retardé par des difficultés peu intéressantes à raconter, devait se célébrer dans les premiers jours de mars. Ils s'étaient éprouvés, ne doutaient point d'eux-mêmes; et, le bonheur leur ayant révélé toute la puissance de leur affection, jamais deux ames, deux caractères ne s'étaient aussi parfaitement unis qu'ils le furent par la passion. En s'étudiant, ils s'aimèrent davantage. C'était de part et d'autre, même délicatesse, même pudeur, même

volupté, la plus douce de toutes les voluptés, celle des anges. Point de nuages dans leur ciel : tour à tour, les désirs de l'un faisaient la loi de l'autre. Riches tous deux, ils ne connaissaient point de caprices qu'ils ne pussent satisfaire, et, partant, n'avaient point de caprices. Un goût exquis, le sentiment du beau, une vraie poésie animaient l'ame de l'épouse. La mousseline, les fleurs formaient ses plus riches parures. Dédaignant les diamans et tous les colifichets de la finance, un sourire de son ami lui semblait plus beau que toutes les perles d'Ormus. Puis, Pauline et Raphaël fuyaient le monde. La solitude leur était si belle, si féconde en plaisirs. Les oisifs voyaient exactement tous les soirs ce joli mé-

nage de contrebande, aux Italiens ou à l'Opéra. Si, d'abord, quelques médisances égayèrent les salons, bientôt le torrent d'événemens qui passait alors sur Paris fit oublier deux amans inoffensifs. Enfin, espèce d'excuse auprès des prudes, leur mariage était annoncé, et leurs gens se trouvaient discrets par hasard. Donc, aucune méchanceté trop vive ne les punit de leur bonheur.

Vers la fin du mois de février, époque à laquelle d'assez beaux jours firent croire aux joies du printemps, un matin, Pauline et Raphaël déjeunaient ensemble dans une petite serre, espèce de salon rempli de fleurs, et de plain-pied avec le jardin. Le doux et pâle soleil de l'hiver dont les rayons se brisaient à travers des

arbustes rares, tiédissait alors la température. Les yeux étaient égayés par les vigoureux contrastes des divers feuillages, par les couleurs des touffes fleuries et par toutes les fantaisies de la lumière et de l'ombre. Quand tout Paris se chauffait encore devant de tristes foyers, les deux jeunes époux riaient sous un berceau de camélias, de lilas, de bruyères; et leurs têtes joyeuses s'élevaient au-dessus des narcisses, des muguets et des roses du Bengale. Dans cette serre voluptueuse et riche, les pieds foulaient une natte africaine coloriée comme un tapis. Les parois tendues en coutil vert n'offraient pas la moindre trace d'humidité. L'ameublement était de bois en apparence grossier, mais dont l'écorce polie

brillait de propreté. Un jeune chat accroupi sur la table, où l'avait attiré l'odeur du lait, se laissait barbouiller de café par Pauline. La folâtre jouait avec lui, défendait la crême qu'elle lui permettait à peine de flairer afin d'exercer sa patience et d'entretenir le combat. Elle éclatait de rire à chacune de ses grimaces, et débitait mille plaisanteries pour empêcher Raphaël de lire le journal, qui, dix fois déjà, lui était tombé des mains. Il y avait, dans cette scène matinale, un bonheur inexprimable comme tout ce qui est naturel et vrai. Raphaël feignait toujours de lire sa feuille, et contemplait à la dérobée Pauline aux prises avec le chat, sa Pauline enveloppée d'un long peignoir qui la lui voilait impar-

faitement, sa Pauline, les cheveux en désordre, et montrant un petit pied blanc veiné de bleu dans une pantoufle de velours noir. Charmante à voir ainsi déshabillée, et délicieuse comme les fantastiques figures de Westhall, elle semblait être tout à la fois jeune fille et femme; et peut-être même, encore plus jeune fille que femme, parce que, sans doute,elle jouissait d'une félicité sans mélange,et ne connaissait de l'amour que ses premières joies. Au moment où, tout-à-fait absorbé par sa douce rêverie, Raphaël avait oublié son journal, Pauline le saisit, le chiffonna, en fit une boule, le lança dans le jardin, et le chat courut après la politique qui tournait, comme toujours, sur elle-même. Puis, quand Raphaël,

distrait par cette scène enfantine, voulut continuer à lire et fit le geste de lever la feuille qu'il n'avait plus, ce furent des rires francs, joyeux, renaissant d'eux-mêmes comme les chants d'un oiseau.

— Je suis jalouse du journal, dit-elle en essuyant les larmes que son rire d'enfant avait fait couler. — N'est-ce pas une félonie, reprit-elle en redevenant femme tout à coup, que de lire des proclamations russes en ma présence, et de préférer la prose de l'empereur Nicolas à des paroles, à des regards d'amour?

— Je ne lisais pas, mon ange aimé, je te regardais.

En ce moment, le pas lourd du jardinier, dont les souliers ferrés fai-

saient crier le sable des allées, retentit près de la serre.

— Excusez, monsieur le marquis, si je vous interromps ainsi que madame, mais je vous apporte une curiosité comme je n'en ai jamais vue. En tirant tout à l'heure, sous votre respect, un seau d'eau, j'ai amené cette singulière plante marine! La voilà! Faut, tout de même, que ce soit bien accoutumé à l'eau, car ce n'était point mouillé, ni humide. C'était sec comme du bois. Et c'est point gras du tout. Comme monsieur le marquis est plus savant que moi certainement, j'ai pensé qu'il fallait la lui apporter, et que ça l'intéresserait.

Et le jardinier montrait à Raphaël l'inexorable Peau de chagrin qui n'a-

vait pas un pied carré de superficie.

— Merci, Vanière, dit Raphaël. C'est une chose très curieuse.

— Qu'as-tu, mon ange? tu pâlis! s'écria Pauline.

— Laissez-nous, Vanière.

Le jardinier s'éloigna.

— Ta voix m'effraie, reprit la jeune fille. Elle est singulièrement altérée. Qu'as-tu? Que sens-tu? Où as-tu mal? Tu as mal! Un médecin! cria-t-elle. Jonathas! Au secours!

— Ma Pauline, tais-toi, répondit Raphaël qui recouvrait son sang-froid. Sortons. Il y a près de moi une fleur dont le parfum m'incommode. Peut-être, est-ce cette verveine?

Pauline s'élança sur l'innocent arbuste, le saisit par la tige, et le jeta dans le jardin.

— Oh! ange, s'écria-t-elle en serrant Raphaël par une étreinte aussi forte que leur amour, en lui apportant, avec une langoureuse coquetterie, ses lèvres vermeilles à baiser, en te voyant pâlir, j'ai compris que je ne te survivrais pas! Oui, ta vie est ma vie. Mon Raphaël, passe-moi ta main sur le dos? J'y sens encore *la petite mort*, j'y ai froid. Comme tes lèvres sont brûlantes. Et ta main! Elle est glacée! ajouta-t-elle.

— Tu es folle? s'écria Raphaël.

— Pourquoi cette larme, dit-elle. Laisse-la-moi boire!

— Oh! Pauline! Pauline! tu m'aimes trop.

— Il se passe en toi quelque chose d'extraordinaire, Raphaël? Sois vrai, va je saurai bientôt ton secret. Donne-

moi cela, dit-elle en prenant la peau de chagrin.

— Tu es mon bourreau, cria le jeune homme en jetant un regard d'hor-reur sur le talisman.

—Oh! quelle voix, répondit Pauline en laissant tomber le fatal symbole du destin; et regardant Raphaël: — Qu'as-tu dit, mon ange? lui demanda-t-elle.

— M'aimes-tu? reprit-il.

— Oh, si je t'aime! Est-ce une question?

— Eh bien! laisse-moi. Va-t-en!

Soumise, la pauvre petite s'en alla, mais pleurant.

— Quoi? s'écria Raphaël quand il fut seul, dans un siècle de lumière, où nous avons appris que les diamans n'étaient que du car-

bone solide; à une époque où tout s'explique; où la police traduirait un nouveau Messie devant les tribunaux, et soumettrait ses miracles à l'Académie des Sciences; dans un temps où nous ne croyons plus qu'aux paraphes des notaires! Je croirai, moi? à une espèce de *Mané — Thekel — Pharès*. Non, de par Dieu! je ne penserai pas que l'Etre-suprême puisse trouver du plaisir à tourmenter une honnête créature. Allons voir les savans!

Alors il arriva bientôt, entre la Halle aux vins, immense recueil de tonneaux, et la Salpétrière, immense séminaire d'ivrognerie, devant une petite mare infecte où s'ébaudissaient des canards aussi remarquables par la rareté des espèces que par la di-

versité du plumage. Leurs ondoyantes couleurs, semblables aux vitraux d'une cathédrale, pétillaient sous les rayons du soleil. Et tous les canards du monde étaient là, criant, barbottant, grouillant et formant une espèce de chambre canarde rassemblée contre son gré; mais heureusement sans roi, sans principes, et vivant, sans rencontrer de chasseurs, sous l'œil des naturalistes qui les regardaient assez rarement.

— Monsieur est là, dit un porte-clefs à Raphaël qui avait demandé un savant.

Le marquis vit un petit homme entre deux âges et profondément enfoncé dans quelque sage méditation à l'aspect de deux canards. Il avait la physionomie douce, un air obligeant,

mais il régnait dans toute sa personne ùne préoccupatiou scientifique. Sa perruque, incessamment grattée, fantasquement retroussée par le col de l'habit, laissait voir une ligne de cheveux blancs et accusait la fureur des découvertes qui, semblable à toutes les passions, nous arrache si puissamment aux choses de ce monde. Raphaël, homme de science et d'étude, admira consciencieusement ce naturaliste dont les veilles étaient consacrées à l'agrandissement des connaissances humaines, et qui, même par ses erreurs, servait encore la gloire de la France. Mais une petite maîtresse aurait ri sans doute, en remarquant la solution de continuité qui se trouvait entre la culotte et le gilet rayé du savant. Cet interstice était

d'ailleurs chastement rempli par une chemise qu'il avait copieusement froncée, en se baissant et se levant tour-à-tour au gré de ses observations zoogénésiques. Après quelques premières phrases de politesse, Raphaël crut nécessaire d'adresser à M. Lacrampe un compliment bannal sur ses canards.

— Oh! nous sommes riches en canards! répondit le naturaliste. C'est, du reste, comme vous le savez sans doute, le genre le plus fécond de l'ordre des Palmipèdes... Il commence au *Cygne* et finit au *Canard Zinzin*, en comprenant cent trente-sept variétés d'individus bien distincts, ayant leurs noms, leurs mœurs, leur patrie, leur physionomie, et qui ne se ressemblent pas plus entre eux qu'un

blanc ne ressemble à un nègre! En vérité, monsieur, quand nous mangeons un canard, la plupart du temps, nous ne nous doutons guère de l'étendue... Il s'interrompit à l'aspect d'un joli petit canard qui remontait le talus de la mare. C'est le cygne à cravate, que vous voyez-là. Pauvre enfant du Canada! il est venu de bien loin pour nous montrer son plumage brun et gris, sa petite cravate noire. Tenez! il se gratte. Voici la fameuse oie à duvet ou canard *Eider,* sous l'édredon de laquelle dorment nos petites maîtresses. Est-elle jolie? Qui n'admirerait pas ce petit ventre d'un blanc rougeâtre, ce bec vert? Je viens, monsieur, reprit-il, d'être témoin d'un accouplement dont j'avais jusqu'alors désespéré. Le mariage s'est

fait assez heureusement, et j'en attendrai fort impatiemment le résultat. Je me flatte d'obtenir une cent trente-sixième espèce à laquelle peut-être mon nom sera donné! — Voici les nouveaux époux, dit-il en montrant deux canards. C'est une *oie rieuse* (*anas albifrons*) et le *grand canard siffleur* (*anas rufina* de Buffon). J'avais long-temps hésité entre le canard siffleur, le canard à sourcils blancs et le canard souchet (*anas clypeata*), tenez, voici le souchet! C'est ce gros scélérat brun-noir, dont le col est verdâtre et si coquettement irisé. Mais, monsieur, le *canard siffleur* était hupé! alors vous comprenez que je n'ai plus balancé. Il ne nous manque ici que le canard varié *à calotte noire*. Ces messieurs prétendent

unanimement que ce canard fait double emploi avec le canard sercelle à bec recourbé; quant à moi. —Il fit un geste admirable qui peignit à la fois la modestie et l'orgueil des savans, orgueil plein d'entêtement, modestie pleine de suffisance. — Je ne le pense pas, ajouta-t-il. Vous voyez, mon cher monsieur, que nous ne nous amusons pas ici. Je m'occupe en ce moment de la monographie du genre canard. Mais je suis à vos ordres.

Tout en se dirigeant vers une assez jolie maison de la rue Buffon, Raphaël soumit la Peau de chagrin aux investigations de M. Lacrampe.

— Je connais cela, répondit le savant, après avoir braqué sa loupe sur le talisman. C'est quelque dessus

de boîte. Le chagrin est fort ancien! Aujourd'hui les gaîniers préfèrent se servir de *galuchat*. Le galuchat est, comme vous le savez sans doute, la dépouille du *Raja sephen*, un poisson de la mer Rouge...

— Mais ceci, Monsieur, puisque vous avez l'extrême bonté...

— Ceci! reprit le savant. Eh bien, entre le galuchat et le chagrin, il y a, monsieur, toute la différence de l'océan à la terre, du poisson à un quadrupède, et cependant, la peau du poisson est plus dure que la peau de l'animal terrestre. Ceci, dit-il en montrant le talisman, est, comme vous le savez sans doute, un des produits les plus curieux de la zoologie.

— Voyons, s'écria Raphaël.

— Monsieur, répondit le savant en s'enfonçant dans son fauteuil, ceci... est une *peau d'âne.*

— Je le sais, dit le jeune homme.

— Il existe en Perse, reprit le naturaliste, un âne extrêmement rare, l'*onagre* des anciens, *equus asinus*, le *koulan* des Tatars. Pallas a été l'observer et l'a rendu à la science. En effet cet animal avait long-temps passé pour fantastique. Il est, comme vous le savez, célèbre dans l'Écriture sainte, et Moïse avait défendu de l'accoupler avec ses congénères. Mais l'onagre est encore plus fameux par les prostitutions dont il a été l'objet, et dont parlent souvent les prophètes bibliques. Pallas, comme vous le savez sans doute, déclare, dans ses *Act. Petrop*... tome II, que

ces excès bizarres sont encore religieusement accrédités chez les Persans et les Nogaïs comme un remède souverain contre les maux de reins et la goutte sciatique... Nous ne nous doutons guère de cela, nous autres pauvres Parisiens! le Muséum ne possède même pas d'onagre. — Quel superbe animal! reprit le savant. Il est plein de mystères. Son œil est muni d'une espèce de tapis réflecteur auquel les Orientaux attribuent le pouvoir de la fascination. Sa robe est plus élégante et plus polie que ne l'est celle de nos plus beaux chevaux; elle est sillonnée de bandes plus ou moins fauves et ressemble beaucoup à la peau du zèbre. Son lainage a quelque chose de moelleux, d'ondoyant, de gras au toucher. Sa vue

égale en justesse et en précision la vue de l'homme. Un peu plus grand que nos plus beaux ânes domestiques, il est doué d'un courage extraordinaire, et, quand, par hasard, il est surpris, il se défend avec une supériorité remarquable contre les bêtes les plus féroces. Quant à la rapidité de sa marche, elle ne peut se comparer qu'au vol des oiseaux! Un onagre, monsieur, tuerait à la course les meilleurs chevaux arabes ou persans. D'après le père du consciencieux docteur Niébuhr dont, comme vous le savez sans doute, nous déplorons encore la perte récente, le terme moyen du pas ordinaire de ces admirables créatures est de sept mille pas géométriques par heure! Nos ânes dégénérés ne sauraient donner une

idée de cet âne indépeudant et fier. Il a le port leste, animé, l'air spirituel, fin, une physionomie gracieuse, des mouvemens pleins de coquetterie! C'est le roi de l'Orient. Les superstitions turques et persanes lui donnent même une mystérieuse origine, et le nom de Salomon se mêle à tous les récits que les conteurs du Thibet et de la Tartarie font sur les prouesses attribuées à ces nobles animaux. Enfin, un onagre apprivoisé vaut des sommes immenses; mais il est presque impossible de les saisir dans leurs montagnes où ils bondissent comme des chevreuils, et semblent voler comme des oiseaux. La fable des chevaux ailés, notre Pégase, a sans doute pris naissance dans ces pays, où les bergers ont pu voir souvent un onagre

sautant d'un rocher à un autre. Les ânes de selle obtenus en Perse par l'accouplement d'une ânesse avec un onagre apprivoisé, sont peints en rouge, suivant une immémoriale tradition. Cet usage a donné lieu peut-être à notre proverbe : *méchant comme un âne rouge*. A une époque où l'histoire naturelle était très-négligée en France, un voyageur aura, je pense, amené un de ces animaux curieux qui supportent fort impatiemment l'esclavage ; et, de là, le dicton !

— La peau que vous me présentez, reprit le savant, est la peau d'un onagre. Nous varions sur l'origine du nom. Les uns prétendent que *Chagri* est un mot turc ; d'autres veulent que *Chagri* soit la ville où cette dépouille zoologique subit une

préparation chimique, assez bien décrite par Pallas et qui lui donne le grain particulier que nous admirons. M. Martellens m'a écrit que *Châagri* est un ruisseau.

— Monsieur, je vous remercie de m'avoir donné des renseignemens qui fourniraient une admirable note à quelque Dom Calmet, si les bénédictins existaient encore; mais j'ai eu l'honneur de vous faire observer que ce fragment était primitivement d'un volume égal.... à cette carte géographique, dit Raphaël en montrant à M. Lacrampe un atlas ouvert; et depuis trois mois elle s'est insensiblement contractée...

— Bien, reprit le savant. Je comprends. Mais, monsieur, toutes les dépouilles d'êtres primitivement or-

ganisés sont sujettes à un dépérissement naturel, facile à concevoir, et dont les progrès sont soumis aux influences atmosphériques. Les métaux eux-mêmes se dilatent ou se resserrent d'une manière sensible. Les ingénieurs ont observé des déplacemens assez considérables de pierres très pesantes, dans lesquelles des barres de fer avaient seulement été scellées. La science est vaste, et la vie humaine est bien courte; aussi, n'avons-nous pas la prétention de connaître tous les phénomènes de la nature.

— Monsieur, reprit Raphaël presque confus, excusez la demande que je vais vous faire. Êtes-vous bien sûr que cette peau soit soumise aux lois

ordinaires de la zoologie, qu'elle puisse s'étendre?

—Oh! certes, dit M. Lacrampe en essayant de tirer le talisman. — Ah! peste, s'écria-t-il. Mais, monsieur, reprit-il, si vous voulez aller voir M. Planchette, le célèbre professeur de mécanique, il trouvera certainement un moyen d'agir sur cette peau, de l'amollir, de la distendre.

— Oh! Monsieur, vous me sauvez la vie.

Raphaël salua le savant naturaliste et courut chez M. Planchette, en laissant le bon Lacrampe au milieu de son cabinet rempli de monstres, de fœtus, de bocaux et de plantes séchées. Il remportait de cette visite, sans le savoir, toute la science humaine, une nomenclature! Ce bon-homme

ressemblait à Sancho Pança racontant à Don Quichotte l'histoire des moutons. Il s'amusait à compter des brebis, à les numéroter; et, arrivé sur le bord de la tombe, il connaissait à peine une petite fraction des incommensurables nombres du grand troupeau, jeté par Dieu à travers l'océan des mondes, dans un but ignoré.

Raphaël était content. — Je vais tenir mon âne en bride, s'écriait-il. Sterne avait dit avant lui : — Ménageons notre âne, si nous voulons vivre vieux! Mais la bête est si fantasque!

M. Planchette était un grand homme sec, véritable poète perdu dans une perpétuelle contemplation, occupé à regarder toujours un abîme sans fond, LE MOUVEMENT! Le vulgaire

taxe de folie ces esprits sublimes, gens incompris qui vivent dans une admirable insouciance du luxe et du monde, restant des journées entières à fumer un cigare éteint, ou venant dans un salon sans avoir toujours bien exactement marié les boutons de leurs vêtemens avec les boutonnières. Mais un jour, après avoir long-temps mesuré le vide, ou entassé des x sous des Aa + gG, ils ont analysé quelque loi naturelle, décomposé le plus simple des principes, et tout à coup la foule admire une nouvelle machine, ou quelque haquet dont la facile structure nous étonne et nous confond ! Et le savant modeste sourit en disant à ses admirateurs : — Qu'ai-je donc créé ? Rien. L'homme n'invente pas une force, il

la dirige, et la science consiste à imiter la nature.

Raphaël surprit M. Planchette immobile, et planté sur ses deux jambes, comme un pendu tombé droit sous une potence. Le mathématicien examinait une bille d'agate qui roulait sur un cadran solaire, et attendait, sans doute, qu'elle s'y arrêtât. M. Planchette n'était ni décoré, ni pensionné. Le pauvre homme ne savait pas enluminer ses calculs. Se trouvant heureux de vivre à l'affût d'une découverte, il ne pensait ni à la gloire, ni au monde, ni à lui-même, et vivait dans la science pour la science.

—Cela est indéfinissable, s'écria-t-il.

— Ah! ah! monsieur, reprit-il en apercevant Raphaël, je suis votre

serviteur. Comment va la maman? Allez voir ma femme...

— J'aurais cependant pu vivre ainsi! pensa Raphaël qui tira le savant de sa rêverie en lui demandant le moyen d'agir sur le talisman, qu'il lui présenta.

— Dussiez-vous rire de ma crédulité, monsieur, dit le marquis en terminant, je ne vous cacherai rien. Cette peau me semble posséder une force de résistance sur laquelle rien ne peut prévaloir.

M. Planchette sourit dédaigneusement.

— Monsieur, dit-il, les gens du monde traitent toujours la science assez cavalièrement, et, tous, nous disent à peu près ce qu'un *Incroyable* disait à M. de Lalande en lui ame-

nant des dames après l'éclipse : — *Ayez la bonté de recommencer.* Mais, voyons? Quel effet voulez-vous produire? La mécanique a pour but, soit d'appliquer les lois du mouvement, soit de les neutraliser. Quant au mouvement en lui-même, je vous déclare avec humilité que nous sommes hors d'état de le définir. Cela posé, nous avons remarqué certains phénomènes constans qui régissent l'action des solides et des fluides, et nous pouvons, en reproduisant les causes génératrices de ces phénomènes, arriver à transporter les corps, à leur transmettre une force locomotive dans des rapports de vitesse déterminée ; à les lancer ; à les diviser simplement ou à l'infini, soit que nous les cassions ou les pulvé-

risions ; puis, à les tordre, à leur imprimer une rotation, à les modifier, à les comprimer, à les dilater, les étendre. Et toute cette science, monsieur, repose sur un seul fait. — Vous voyez cette bille, reprit-il. Regardez ? Elle est ici sur cette pierre. La voici maintenant là. De quel nom appellerons-nous cet acte si physiquement naturel et cependant si moralement extraordinaire? Mouvement, locomotion, changement de lieu? Quelle immense vanité n'est pas cachée sous les mots humains? Un nom, est-ce donc une solution? Voilà pourtant toute la science! Nos machines ne font que décomposer cet acte, ce fait. Nous pouvons avec ce léger phénomène, opéré sur une masse , faire sauter Paris ; nous

pouvons augmenter la vitesse aux dépens de la force, et la force aux dépens de la vitesse. Et qu'est-ce que la force et la vitesse? Notre science est impuissante à le dire, comme elle l'est à créer un mouvement! Un mouvement, quel qu'il soit, est un immense pouvoir! Et l'homme n'invente pas de pouvoirs! Le pouvoir est un, comme le mouvement qui est l'essence même du pouvoir. Tout est mouvement. La pensée est un mouvement. La nature entière repose sur le mouvement. La mort n'est que l'absence du mouvement; et, si Dieu est éternel, c'est qu'il est toujours en mouvement. Dieu est le mouvement, peut-être! Voilà pourquoi le mouvement est inexplicable comme lui; comme lui, pro-

fond, sans bornes, incompréhensible, intangible. Qui a jamais touché, compris, mesuré le mouvement? Nous en sentons les effets sans le voir. Nous pouvons même le nier comme nous nions Dieu. Où est-il, où n'est-il pas? D'où part-il? Où en est le principe? Où en est la fin? Il nous enveloppe, nous presse et nous échappe. Il est évident comme un fait, obscur comme une abstraction, et tout à la fois effet et cause. Il lui faut comme à nous l'espace? et qu'est-ce que l'espace? Le mouvement seul nous le révèle, et sans le mouvement, il n'est plus qu'un mot vide de sens. Problême insoluble, semblable au vide, semblable à la création, à l'infini, le mouvement confond la pensée humaine, et

tout ce qu'il est permis à l'homme de concevoir, c'est qu'il ne le concevra jamais! Entre chacun des points successivement occupés par cette bille dans l'espace, reprit le savant, il se rencontre un abîme pour la raison humaine, monsieur, un abîme, où est tombé Pascal! Pour agir sur la substance inconnue que vous voulez soumettre à une force inconnue, il faut d'abord étudier cette substance! D'après sa nature, ou elle se brisera sous un choc, ou elle y résistera. Si elle doit se diviser et que votre intention ne soit pas de la partager, nous n'atteindrons pas le but proposé! Voulez-vous la comprimer? Il faut transmettre un mouvement égal à toutes les parties de la substance de manière à diminuer uniformément l'in-

tervalle qui les sépare. Désirez-vous l'étendre? Nous devrons tâcher d'imprimer à chaque molécule une force excentrique égale; car sans l'observation exacte de cette loi, nous y produirions des solutions de continuité. Il existe, monsieur, des modes infinis, des combinaisons sans bornes dans le mouvement; à quel effet vous arrêtez-vous?

— Monsieur, dit Raphaël impatienté, je désire une pression quelconque assez forte pour étendre infiniment cette peau...

— La substance étant finie, répondit le mathématicien, ne saurait être distendue indéfiniment; mais la compression multipliera nécessairement l'étendue de sa surface aux dépens de l'épaisseur; bref, elle s'amincira

jusqu'à ce que la matière manque...

— Obtenez ce résultat, monsieur, s'écria Raphaël, et vous aurez gagné deux millions.

— Je vous volerais votre argent, répondit le professeur avec le flegme d'un Hollandais. Je vais vous démontrer en deux mots l'existence d'une machine sous laquelle Dieu lui-même serait écrasé comme une mouche. Elle réduirait un homme à l'état de papier brouillard, un homme botté, éperonné, cravaté, chapeau, or, bijoux, tout...

— Quelle horrible machine!

— Au lieu de jeter leurs enfans à l'eau, les Chinois devraient les utiliser ainsi, reprit le savant sans penser au respect de l'homme pour sa progéniture.

Et, tout entier à son idée, M. Planchette prit un pot de fleurs vide, en terre rouge, troué dans le fond, le posa sur la dalle gnomonique; puis, apercevant un peu de terre glaise dans un coin du jardin, il alla en chercher un morceau. Raphaël stupéfait, resta *charmé* comme un enfant écoutant quelque histoire merveilleuse contée par sa nourrice. M. Planchette jeta sa terre glaise sur la dalle; puis, tirant de sa poche une serpette, il coupa deux branches de sureau, et se mit à les vider; mais tout en préparant sa machine, il sifflait et chantait comme si Raphaël n'eût pas été là.

— Tout est prêt, dit-il.

Il attacha fort habilement, par un coude en terre glaise, l'un de ses tuyaux de bois au fond du pot, de

manière à ce que le trou du sureau correspondît à celui du vase. Vous eussiez dit une énorme pipe. Puis, il étala sur la dalle du cadran solaire un lit de glaise auquel il donna la forme d'une pelle, assit le pot de fleurs dans la partie la plus large, et fixa la branche de sureau sur la portion qui en représentait le manche. Enfin, mettant un pâté de terre glaise à l'extrémité du tube en sureau, il y planta l'autre branche creuse, toute droite, mais en pratiquant un autre coude pour la joindre à la branche horizontale, en sorte que l'air, ou tel fluide ambiant donné, pût circuler dans cette machine improvisée, et courir, depuis l'embouchure du tube vertical, à travers le canal intermé-

diaire, jusque dans le grand pot de fleurs vide.

— Monsieur, cet appareil, dit-il à Raphaël avec le sérieux d'un académicien prononçant son discours de réception, est le plus beau titre du grand Pascal à notre admiration.

— Je ne comprends pas...

Le savant sourit. Il alla détacher d'un arbre fruitier une petite bouteille dans laquelle son pharmacien lui avait envoyé une liqueur où se prenaient les fourmis; il en cassa le fond, se fit un entonnoir, l'adapta soigneusement au trou de la branche creuse qu'il avait fixée verticalement dans l'argile, en opposition au grand réservoir figuré par le pot de fleurs; et, au moyen d'un arrosoir, il y versa la quantité d'eau nécessaire pour qu'elle

se trouvât également bord à bord et dans le grand vase et dans la petite embouchure circulaire du sureau. Raphaël pensait à sa Peau de chagrin.

— Monsieur, dit le mécanicien, l'eau passe encore aujourd'hui pour un corps incompressible. N'oubliez pas ce principe fondamental. Néanmoins elle se comprime; mais si légèrement, que nous devons compter sa faculté contractile comme zéro. — Vous voyez la surface que présente l'eau arrivée à la superficie du pot de fleurs.

— Oui, monsieur.

— Hé bien, supposez cette surface mille fois plus étendue que ne l'est l'orifice du bâton de sureau par lequel j'ai versé le liquide. Tenez, j'ôte l'entonnoir.

— D'accord.

— Hé bien, monsieur, si par un moyen quelconque j'augmente le volume de cette masse en introduisant encore de l'eau par l'orifice du petit tuyau, le fluide sera contraint d'y descendre, et de monter dans le réservoir figuré par le pot de fleurs jusqu'à ce que le liquide arrive à un même niveau dans l'un et l'autre...

— Cela est évident, s'écria Raphaël.

— Mais il y a cette différence, reprit le savant, que si la mince colonne d'eau ajoutée dans le petit tube vertical y présente une force égale, au poids d'une livre, par exemple, comme son action se transmettra fidèlement à la masse liquide et viendra réagir sur tous les points de la

surface qu'elle présente dans le pot de fleurs, il s'y trouvera mille colonnes d'eau qui, tendant toutes à s'élever comme si elles étaient poussées par une force égale à celle qui fait descendre le liquide dans le bâton de sureau vertical, produiront nécessairement ici, dit M. Planchette en montrant à Raphaël l'ouverture du pot de fleurs, une puissance mille fois plus considérable que la puissance introduite là...

Et le savant indiquait du doigt au marquis le tuyau de bois fiché droit dans la glaise.

— Cela est tout simple, dit Raphaël.

M. Planchette sourit.

— En d'autres termes, reprit-il avec cette ténacité de logique natu-

relle aux mathématiciens, il faudrait pour repousser l'irruption de l'eau, déployer, sur chaque partie de la grande surface, une force égale à la force agissant dans le conduit vertical; à cette différence près que, si la colonne liquide y est haute d'un pied, les mille petites colonnes de la grande surface n'y auront qu'une très faible élévation. — Maintenant dit Planchette en donnant une chiquenaude à ses bâtons, remplaçons ce petit appareil grotesque, par des tubes métalliques d'une force et d'une dimension convenables? Si vous couvrez d'une forte platine mobile la surface fluide du grand réservoir, et, qu'à cette platine, vous en opposiez une autre dont la résistance et la solidité soient à toute épreuve; si, de

plus, vous m'accordez la puissance d'ajouter sans cesse de l'eau par le petit tube vertical à la masse liquide, l'objet, pris entre les deux plans solides, doit nécessairement céder à l'immense action qui le comprime indéfiniment. Or, le moyen d'introduire constamment de l'eau par le petit tube est une niaiserie en mécanique, ainsi que le mode de transmettre la puissance de la masse liquide à une platine... Deux pistons et quelques soupapes suffisent. — Alors, concevez-vous, mon cher monsieur, dit-il en prenant le bras de Valentin, qu'il n'existe guère de substance qui, prise entre ces deux résistances indéfinies, ne soit fatalement contrainte à s'étaler.

— Quoi! l'auteur des *Lettres pro-*

vinciales a inventé... s'écria Raphaël.

— Lui seul, monsieur. La mécanique ne connaît rien de plus simple ni de plus beau. Le principe contraire, l'expansibilité de l'eau a créé la machine à vapeur. Mais l'eau n'est expansible qu'à un certain degré, tandis que son incompressibilité, étant une force en quelque sorte négative, se trouve nécessairement infinie.

— Si cette peau s'étend, dit Raphaël, je vous promets d'élever une statue colossale à Blaise Pascal; de fonder un prix de cent mille francs pour le plus beau problême de mécanique résolu dans chaque période de dix ans; de doter vos cousines, arrière-cousines; et, enfin, de bâtir un

hôpital destiné aux mathématiciens devenus fous.

— Ce serait fort utile, dit M. Planchette. — Monsieur, reprit il avec le calme d'un homme vivant dans une sphère tout intellectuelle, nous irons demain chez M. Spieghalter. Ce mécanicien distingué vient de confectionner, d'après mes plans, une machine perfectionnée avec laquelle un enfant pourrait faire tenir cent bottes de foin dans un chapeau.

— A demain, Monsieur.

— A demain.

— Parlez-moi de la mécanique! s'écria Raphaël. N'est-ce pas la plus belle de toutes les sciences? L'autre avec ses onagres, ses classemens, ses canards, ses genres et ses bocaux pleins de monstres, est tout au plus

bon à marquer les points dans un billard public.

Le lendemain, Raphaël, tout joyeux, vint chercher M. Planchette, et ils allèrent ensemble dans la rue de la Santé, nom de favorable augure. En entrant chez Spieghalter, le jeune homme se trouva dans un établissement immense, où ses regards tombèrent sur une multitude de forges rouges et rugissantes. C'était une pluie de feu, un déluge de clous, un océan de pistons, de vis, de leviers, de traverses, de limes, d'écrous, une mer de fontes, de bois, de soupapes et d'aciers en barres. La limaille prenait à la gorge. Il y avait du fer dans la température; les hommes étaient couverts de fer; tout puait le fer. Le fer avait une vie, il était organisé, il

se fluidifiait, marchait, pensait en prenant toutes les formes, en obéissant à tous les caprices. Enfin, à travers les hurlemens des soufflets, les *crescendo* des marteaux, les sifflemens des tours qui faisaient grogner le fer, il arriva dans une grande pièce, propre et bien aérée, où il put contempler à son aise la presse immense dont M. Planchette lui avait parlé. Il admira des espèces de madriers en fonte, et des jumelles en fer, unies par une indestructible concaténation.

— Si vous tourniez sept fois cette manivelle avec promptitude, lui dit M. Spieghalter en lui montrant un balancier de fer poli, vous feriez jaillir une planche d'acier en des milliers de jets qui vous entreraient dans les jambes comme des aiguilles.

— Peste! s'écria Raphaël.

M. Planchette glissa lui-même la peau de chagrin entre les deux platines de cette presse infernale; et, avec la sécurité que donnent les convictions scientifiques, il manœuvra vivement le balancier.

— Couchez-vous tous, nous sommes morts, cria Spieghalter d'une voix tonnante en se laissant tomber lui-même à terre.

Un sifflement horrible retentit dans les ateliers. L'eau contenue dans la machine brisa la fonte, produisit un jet d'une incroyable puissance, et se dirigea heureusement sur une vieille forge qu'elle renversa, bouleversa, tordit comme lorsqu'une trombe entortille une maison et l'emporte avec elle.

— Oh! oh! dit tranquillement M. Planchette, le chagrin est sain comme mon œil! Maître Spieghalter, il y avait une paille dans votre fonte, ou un interstice dans le grand tube.

— Non, non, je connais ma fonte. Monsieur peut remporter son outil. Il faut que le diable soit logé dedans.

L'Allemand furieux, saisit un marteau de forgeron, jeta la peau sur une enclume; et, avec toute la force que donne la colère, il déchargea sur le talisman le plus terrible coup qui jamais eût mugi dans ses ateliers.

— Il n'y paraît seulement pas! s'écria M. Planchette en caressant le chagrin rebelle.

Les ouvriers accoururent. Le con-

tre-maître prit la peau, la plongea dans le charbon de terre d'une forge; et, tous rangés en demi-cercle autour du feu, attendirent avec impatience le jeu d'un énorme soufflet. Raphaël, M. Spieghalter, le professeur Planchette occupaient le centre de cette foule noire et attentive. En voyant tous ces yeux blancs, ces têtes poudrées de fer, ces vêtemens noirs et luisans, ces poitrines poilues, Raphaël se crut transporté dans le monde nocturne et fantastique des ballades allemandes. Le contre-maître saisit la peau avec des pinces après l'avoir laissée dans le foyer pendant dix minutes.

—Rendez-la-moi! s'écria Raphaël.

Le contre-maître la présenta par plaisanterie à Raphaël, qui la mania

facilement, elle était froide, souple et ductile sous ses doigts. Un cri d'horreur s'éleva de toutes parts. Les ouvriers s'enfuirent. Valentin resta seul avec M. Planchette dans l'atelier désert.

— C'est vrai, quelque chose de diabolique est là-dedans! s'écria Raphaël au désespoir. Aucune puissance humaine ne saurait donc me donner un jour de plus.

— Monsieur, j'ai tort, répondit le mathématicien d'un air contrit. Nous devions soumettre cette peau singulière à l'action d'un laminoir. Où diable avais-je les yeux en vous proposant une pression.

— C'est moi qui l'ai demandée, répliqua Raphaël.

Le savant respira comme un

coupable acquitté par douze jurés. Cependant, intéressé par le problême étrange que lui offrait cette peau, il réfléchit un moment; puis, dit froidement: — Il faut traiter cette substance inconnue par des réactifs. Allons voir Japhet! La Chimie sera peut-être plus heureuse que ne l'est la Mécanique!

Valentin mit son cheval au grand trot, dans l'espoir de rencontrer le fameux chimiste Japhet à son laboratoire.

— Hé bien, mon vieil ami? dit Planchette, en apercevant Japhet assis dans un fauteuil et contemplant *un précipité*. Comment va la chimie?

— Elle s'endort! Rien de neuf. L'Académie a cependant reconnu l'exis-

tence de la *Salicine*. Mais la salicine, l'asparagine, la vauqueline, la digitaline, ne sont pas des découvertes.

— Faute de pouvoir inventer des choses, dit Raphaël, il paraît que vous en êtes réduits à inventer des noms.

— Cela est, pardieu, vrai, jeune homme!

— Tiens, dit le professeur Planchette au chimiste, essaie de nous décomposer cette substance. Si tu en extrais un principe quelconque, je le nomme d'avance, *la diaboline*. En voulant la comprimer nous venons de briser une presse hydraulique.

— Voyons, voyons cela! s'écria joyeusement le chimiste. Ce sera peut-être un nouveau corps simple.

— Monsieur, dit Raphaël, c'est

tout simplement un morceau de peau d'âne.

— Monsieur, reprit gravement le célèbre chimiste, Monsieur...

— Je ne plaisante pas, répliqua le marquis en lui présentant son chagrin.

Le baron Japhet appliqua sur la peau les papilles et les houppes nerveuses de sa langue si habile à déguster les sels, les acides, les alcalis, les gaz, et dit après quelques essais: — Point de goût! Voyons, nous allons lui faire boire un peu d'acide phthorique.

Soumis à l'action de ce principe, si prompt à désorganiser les tissus animaux, la peau ne subit aucune altération.

— Ce n'est pas du chagrin! s'écria

le chimiste. Nous allons traiter ce mystérieux inconnu comme un minéral et lui donner sur le nez en le mettant dans un creuset infusible où j'ai précisément de la potasse rouge.

M. Japhet sortit et revint bientôt.

— Monsieur, dit-il à Raphaël, laissez-moi prendre un morceau de cette singulière substance. Elle est si extraordinaire...

— Un morceau! s'écria Raphaël. Pas seulement la valeur d'un cheveu. D'ailleurs essayez? dit-il d'un air tout à la fois triste et goguenard.

Le savant cassa un rasoir en voulant entamer la peau; alors il tenta de la briser par une forte décharge d'électricité; puis, il la soumit à l'action de la pile voltaïque; mais enfin

toutes les foudres de sa science échouèrent sur le terrible talisman. Il était sept heures du soir. Planchette, Japhet et Raphaël, ne s'apercevant pas de la fuite du temps, attendaient le résultat d'une dernière expérience. Le chagrin sortit victorieux d'un épouvantable choc auquel il avait été soumis, grace à une quantité raisonnable de poudre fulminante.

—Je suis perdu! s'écria Raphaël. Dieu est là. Je vais mourir.

Il laissa les deux savans stupéfaits.

—Gardons-nous bien de raconter cette aventure à l'Institut, nos collègues s'y moqueraient de nous, dit Planchette au chimiste après une longue pause pendant laquelle ils se regardèrent sans oser se communiquer leurs pensées.

Ils étaient comme des chrétiens sortant de leurs tombes sans trouver un Dieu dans le ciel. — La science? Impuissante ! — Les acides ? Eau claire ! — La potasse rouge? Déshonorée. — La pile voltaïque et la foudre? Deux bilboquets !

—Une presse hydraulique fendue, ajouta Planchette, fendue comme une mouillette !

—Je crois au diable, dit le baron Japhet après un moment de silence.

— Et moi à Dieu, répondit Planchette.

Tous deux étaient dans leur rôle. Pour un mécanicien, l'univers est une machine qui veut un ouvrier; tandis que pour la chimie, œuvre d'un démon qui va décomposant tout, le monde est un gaz sans ame.

—Nous ne pouvons pas nier le fait, reprit le chimiste.

—Bah! Messieurs les Doctrinaires ont créé pour nous consoler ce nébuleux axiome: *Bête comme un fait !*

—Ton axiome, répliqua le chimiste, me semble, à moi, *fait comme une bête?*

Ils se prirent à rire, et dînèrent en gens qui ne voyaient plus qu'un phénomène dans un miracle.

En rentrant chez lui, Valentin était en proie à une rage froide. Il ne croyait plus à rien. Ses idées se brouillaient dans sa cervelle, tournoyaient et vacillaient comme celles de tout homme en présence d'un fait impossible. Il avait cru volontiers à quelque défaut secret dans la machine de Spieghalter; l'impuissance de la

science et du feu ne l'étonnait pas; mais la souplesse de la peau quand il la maniait, et sa dureté lorsque les moyens de destruction mis à la disposition de l'homme étaient dirigés sur elle, l'épouvantaient. Ce fait incontestable lui donnait le vertige.

— Je suis fou, se dit-il en entrant chez lui. Quoique depuis ce matin, je sois à jeun, je n'ai ni faim, ni soif, et je sens, dans ma poitrine, un foyer qui me brûle.

Il mit la peau de chagrin dans le cadre où elle avait été naguère enfermée; puis, après avoir, de nouveau, décrit, par une ligne d'encre rouge, le contour actuel du talisman il s'assit dans son fauteuil.

— Déjà huit heures, s'écria-t-il.

Cette journée a passé comme un songe.

Il s'accouda sur le bras du fauteuil, s'appuya la tête dans sa main gauche, et resta perdu dans une de ces méditations funèbres, dans ces pensées dévorantes dont les condamnés à mort emportent le secret au tombeau.

— Ah! Pauline! Pauline, s'écria-t-il. Pauvre enfant, il y a des abîmes que l'amour ne saurait franchir, quelque puissantes et fortes que soient ses ailes.

En ce moment, il entendit très distinctement un soupir étouffé. Il reconnut par un des plus touchans priviléges de la passion, le souffle de sa Pauline.

—Oh! se dit-il, voilà mon arrêt. Si

elle était là, je voudrais mourir dans ses bras.

Un éclat de rire, bien franc, bien joyeux, lui fit tourner la tête vers son lit, et il vit à travers les rideaux diaphanes, la figure de Pauline, souriant comme un enfant heureux d'une malice qui réussit ; ses beaux cheveux formaient des milliers de boucles sur ses épaules ; elle était là, semblable à une rose du Bengale sur un lit de roses blanches.

— J'ai séduit Jonathas, dit-elle. Ce lit ne m'appartient-il pas, à moi qui suis l'épouse? Ne me gronde pas, chéri; je ne voulais que dormir près de toi, te surprendre. Oh! pardonne-moi cette folie.

Puis, elle sauta hors du lit par un mouvement de chatte, se montra ra-

dieuse dans ses mousselines, et s'assit sur les genoux de Raphaël : —De quel abîme parlais-tu donc, mon amour? dit-elle en laissant voir sur son front une expression soucieuse.

—De la mort, ma chérie.

—Oh! tu me fais mal, répondit-elle. Nous autres, pauvres femmes, nous sommes faibles, et il y a certaines idées auxquelles nous ne pouvons pas nous arrêter. Elles nous tuent. Est-ce force d'amour, ou manque de courage? Mais cependant la mort ne m'effraie pas, reprit-elle en riant. Mourir avec toi, demain matin, ensemble, dans un dernier baiser! Oh! ce serait un bonheur. Il me semble que j'aurais encore vécu plus de cent ans. Qu'importe le nombre des jours, si, dans une nuit, dans une heure,

nous avons épuisé toute une vie de paix et d'amour.

— Tu as raison, s'écria Raphaël, le ciel parle par ta jolie bouche. Donne, que je la baise. Et, mourons.

— Mourons! dit-elle en riant.

Vers les neuf heures du matin, le jour, qui passait à travers les fentes des persiennes, amoindri par la mousseline des rideaux, permettait à peine de voir les riches couleurs du tapis et les meubles soyeux de la chambre où reposaient les deux époux. Quelques dorures étincelaient. Un rayon de soleil venait mourir sur le mol édredon que les jeux de l'amour avaient jeté par terre. Suspendue à une grande psyché, la robe de Pauline se dessinait comme une vaporeuse apparition. Ses souliers mignons avaient été

laissés loin du lit avec négligence. Le silence profond de ce temple amoureux fut troublé par un rossignol qui vint se poser sur l'appui de la fenêtre. Ses gazouillemens répétés, et le bruit que firent ses ailes soudainement déployées quand il s'envola, réveillèrent Raphaël.

— Pour mourir, dit-il en achevant une pensée commencée dans le rêve d'où il sortait, il faut que mon organisation, ce mécanisme de chair et d'os animé par ma volonté, et qui fait de moi un individu *homme,* présente une lésion sensible. Les médecins doivent connaître les symptômes de la vitalité, de la mort, et savoir me dire si je suis en santé ou malade.

Il contempla Pauline qui, tout en dormant, lui tenait la tête, exprimant

ainsi, même pendant le sommeil, les tendres sollicitudes de l'amour. Gracieusement étendue comme un jeune enfant et le visage tourné vers son ami, elle semblait le regarder encore et lui tendre sa jolie bouche entr'ouverte qui laissait passer un souffle égal et pur. Ses petites dents de porcelaine relevaient la rougeur de ses lèvres fraîches sur lesquelles errait un sourire. L'incarnat de son teint était plus vif, et la blancheur, pour ainsi dire, plus blanche en ce moment qu'aux heures les plus amoureuses de la journée. Son abandon, sa gracieuse posture peignaient une innocente confiance qui mêlait au charme de l'amour les adorables attraits de l'enfance endormie. Les femmes même les plus naturelles obéissent encore

pendant le jour à certaines conventions sociales qui enchaînent leur naïveté, les expansions vives de leur ame et leurs mouvemens; mais le sommeil semble les rendre par degrés à la chaste aisance, à la soudaineté de vie qui décorent le premier âge. Pauline était là, ne rougissant de rien comme une de ces chères et célestes créatures dont la raison n'a encore jeté ni pensées dans les gestes, ni secrets dans le regard. Son profil se détachait vivement sur la fine batiste des oreillers. De grosses ruches de dentelles mêlées à ses cheveux en désordre lui donnaient un petit air mutin. Elle semblait s'être endormie dans le plaisir. Ses longs cils étaient appliqués sur sa joue comme pour garantir sa vue d'une

lueur trop forte ou pour aider à ce recueillement de l'ame quand elle essaie de retenir une volupté parfaite, mais fugitive. Son oreille mignonne, blanche et rouge, encadrée par une touffe de cheveux, et dessinée dans une coque de la Malines, eût rendu fou d'amour un artiste, un peintre, un vieillard, eût peut-être restitué la raison à quelque insensé. Oh! voir sa maîtresse endormie, au matin, rieuse dans un songe, paisible sous votre protection, vous aimant même en rêve, au moment où la créature semble cesser d'être, et vous offrant encore une bouche muette, qui, dans le sommeil, possède un langage pour vous parler du dernier baiser... voir une femme confiante, demi-nue, mais enveloppée dans son amour

comme dans son manteau, et chaste au sein du désordre, admirer ses vêtemens épars, un bas de soie rapidement quitté la veille pour vous plaire, une ceinture dénouée, dont la boucle d'or, qui gît à terre, vous accuse une passion, une foi infinie; n'est-ce pas une joie sans nom? Cette ceinture est un poème entier: la femme qu'elle protégeait n'existe plus, elle vous appartient, elle est devenue *vous*; et, désormais, la trahir! c'est se blesser soi-même. Raphaël se sentit attendri. Il contempla cette chambre chargée d'amour, pleine de souvenirs, où le jour prenait des teintes voluptueuses, où tout semblait mystère; puis, il revint à cette belle femme aux formes pures, jeunes, amante encore, et, dont surtout les

sentimens étaient à lui sans partage. Alors il désira vivre toujours. Quand son regard tomba sur Pauline, elle ouvrit aussitôt les yeux comme si un rayon de soleil l'eût frappée.

—Bonjour, ami! dit-elle en souriant. Es-tu beau, méchant?

Ces deux têtes avaient une grace inexprimable, due à l'amour et à la jeunesse, au demi-jour et au silence. C'était une de ces divines scènes dont la magie passagère appartient aux premiers jours de la passion, comme la naïveté, la candeur sont les attributs de l'enfance. Oui, les joies printanières de l'amour et les rires de notre jeune âge doivent s'enfuir et ne plus vivre que dans notre souvenir pour nous désespérer, ou nous jeter quelque parfum consolateur, selon

les caprices de nos méditations séniles.

— Oh! pourquoi t'es-tu réveillée? dit Raphaël. J'avais tant de plaisir à te voir endormie, j'en pleurais.

— Et moi aussi, répondit-elle, j'ai pleuré cette nuit en te contemplant dans ton repos, mais non pas de joie. Ecoute, mon Raphaël, écoute-moi! Lorsque tu dors, ta respiration n'est pas franche. Il y a dans ta poitrine quelque chose qui résonne. Cela m'a fait peur. Tu as, même pendant ton sommeil, une petite toux sèche, absolument semblable à celle de mon père qui meurt d'une phthisie. Et, dans le bruit de tes poumons, j'ai reconnu quelques-uns des effets bizarres de cette maladie. Ensuite tu avais la fièvre. J'en suis sûre! Ta main était

moite et brûlante. — Oh! chéri! tu es jeune, dit-elle en frissonnant. Tu pourrais te guérir encore si, par malheur. — Mais, non! s'écria-t-elle joyeusement, il n'y a pas de malheur, car la maladie se gagne, disent les médecins.

Et, de ses deux bras, elle enlaça Raphaël; puis, saisissant sa respiration en un baiser chaud d'amour, un de ces baisers dans lesquels l'ame est tout entière. — Je ne désire pas vivre vieille! dit-elle. Oh! mourir jeunes tous deux, et nous en aller dans le ciel les mains pleines de fleurs.

— Ces projets-là se font toujours quand nous sommes en bonne santé, répondit Raphaël en plongeant ses mains dans la chevelure de Pauline pour lui caresser la tête.

En ce moment Raphaël eut un horrible accès de toux, une de ces toux graves et sonores qui semblent sortir d'un cercueil, qui font pâlir le front des malades, puis les laissent tremblans, tout en sueur, après avoir remué leurs nerfs, ébranlé leurs côtes, fatigué leur moelle épinière, et imprimé je ne sais quelle lourdeur à leurs veines. Raphaël abattu, pâle, se coucha lentement, affaissé comme un homme dont toute la force s'est dissipée dans un dernier effort. Pauline le regarda d'un œil fixe, agrandi par la peur, et resta immobile, blanche, silencieuse.

— Ne faisons plus de folies, mon ange, dit-elle enfin.

Puis, elle voulut cacher à Raphaël les horribles pressentimens dont elle

était agitée, et se voila la figure de ses mains; car elle apercevait le hideux squelette de la MORT. La tête de Raphaël était devenue livide et creuse comme un crâne arraché aux profondeurs d'un cimetière pour servir aux études de quelque savant. Pauline se souvenait de l'exclamation échappée la veille à Valentin et se dit à elle-même : — Oui, il y a des abîmes que l'amour ne peut pas traverser ; mais il doit s'y ensevelir !...

Les deux époux faisaient silence. Plus de jeux. Pauline était comme une mère pour son mari.

Quelques jours après cette scène de désolation, Raphaël se trouva, par une matinée du mois de mars, assis dans un fauteuil, entouré de quatre médecins qui l'avaient fait pla-

cer au jour, devant la fenêtre de sa chambre, et, tour à tour, lui tâtaient le pouls, le palpaient, l'interrogeaient avec une apparence d'intérêt et de sagacité. Le malade épiait leurs pensées, en interprétant et leurs gestes et les moindres plis qui se formaient sur leurs fronts. Cette consultation était sa dernière espérance. Ces hommes, juges suprêmes, allaient lui prononcer un arrêt de vie ou de mort. Aussi, pour arracher à la science humaine son dernier mot, Valentin avait-il convoqué les oracles de la médecine moderne. Grace à sa fortune et à son nom, les types des trois systèmes entre lesquels flottent les connaissances humaines étaient là devant lui. Trois de ces docteurs portaient avec eux toute la philosophie médi-

cale, et représentaient admirablement bien le combat que se livrent, en ce moment, la Spiritualité, l'Analyse, et je ne sais quel Éclectisme railleur. Quant au quatrième médecin, c'était un homme plein d'avenir et de science, le plus distingué peut-être des élèves internes de l'Hôtel-Dieu, sage et modeste député de la studieuse jeunesse qui s'apprête à recueillir l'héritage des trésors amassés depuis cinquante ans par l'École de Paris, et qui bâtira peut-être le monument pour lequel les siècles précédens ont apporté tant de matériaux divers. Ami du marquis et son camarade de collége, il lui avait donné ses soins depuis une semaine, et l'aidait à répondre aux interrogations des trois professeurs auxquels il expliquait parfois avec une sorte d'in-

sistance quelques diagnostics dont il avait été frappé et qui lui semblaient révéler les progrès d'une phthisie pulmonaire.

— Vous avez sans doute fait beaucoup d'excès, mené une vie dissipée? Ou, vous vous êtes livré à de grands travaux d'intelligence? dit à Raphaël celui des trois célèbres docteurs dont la tête carrée, la figure large, l'organisation puissante lui paraissaient annoncer un génie supérieur à celui de ses deux antagonistes.

— J'ai voulu me tuer par la débauche, après avoir travaillé pendant trois ans à un vaste ouvrage dont vous vous occuperez peut-être un jour, lui répondit Raphaël.

Le grand docteur hocha la tête en signe de contentement, et comme

s'il se fût dit en lui-même : J'en étais sûr ! Ce docteur était l'illustre Brisset, le chef des Organistes, le successeur des Cabanis et des Bichat, le médecin des esprits positifs et matérialistes qui voient en l'homme un être fini, uniquement sujet aux lois de sa propre organisation, et dont l'état normal ou les anomalies délétères peuvent aussi bien s'expliquer par des causes évidentes que par des dérangemens physiques. A cette réponse, Brisset regarda silencieusement un homme de moyenne taille, dont le visage empourpré, l'œil ardent semblaient appartenir à quelque satyre antique; et qui, le dos appuyé sur l'angle du mur, près de la croisée, contemplait attentivement Raphaël sans mot dire. Celui-là, homme d'exaltation et de

croyance, était le docteur Caméristus, le chef des Vitalistes, le Victor Cousin, ou, pour mieux dire, le Ballanche de la médecine. Poétique défenseur des doctrines abstraites de Van-Helmont, il voyait, dans la vie humaine, un principe élevé, secret, un phénomène inexplicable qui se joue des bistouris, trompe la chirurgie, échappe aux médicamens de la Pharmaceutique, aux x de l'Algèbre, aux démonstrations de l'Anatomie, se rit de nos efforts; espèce de flamme impalpable, intangible, invisible, soumise à quelque loi divine, et qui reste souvent au milieu d'un corps condamné par nos arrêts, comme elle déserte aussi les organisations les plus viàbles. Un sourire sardonique errait sur les lèvres du troisième, le

docteur Maugredie, esprit distingué, mais pyrrhonien, moqueur. Il ne croyait qu'au scalpel; concédait à Brisset la mort d'un homme qui se portait à merveille, et reconnaissait avec Caméristus qu'un homme pouvait vivre encore après sa mort. Trouvant du bon dans toutes les théories, mais n'en adoptant aucune, il prétendait que le meilleur système médical était de n'en point avoir, et de s'en tenir aux faits. C'était le Panurge de l'École, le roi de l'observation, le grand explorateur, le grand railleur, l'homme des tentatives désespérées. Il examinait la peau de chagrin.

— Je voudrais bien être témoin de la coïncidence qui existe entre vos désirs et son rétrécissement, dit-il au marquis.

— A quoi bon? s'écria Brisset.

— A quoi bon? répéta Caméristus.

— Ah! vous êtes d'accord, répondit Maugredie.

— Cette contraction est toute simple, ajouta Brisset.

— Elle est surnaturelle, dit Caméristus.

— En effet, répliqua Maugredie en affectant un air grave et rendant à Raphaël sa peau de chagrin, le racornissement du cuir est un fait inexplicable et cependant naturel qui, depuis l'origine du monde, fait le désespoir de la médecine et des jolies femmes.

A force d'examiner les trois docteurs, Valentin ne découvrit en eux aucune sympathie pour ses maux. Restant silencieux à chaque réponse, le toisant

même avec indifférence, ils le questionnaient, mais sans le plaindre. Il y avait de la nonchalance dans leur politesse; et, soit certitude, soit réflexion, leurs paroles étaient si rares, si indolentes, que, par momens, Raphaël les crut distraits. De temps à autre, Brisset seul répondait: «Bon!— bon! — bien!...» à tous les symptômes désespérans dont le jeune médecin confirmait l'existence. Caméristus demeurait plongé dans une profonde rêverie. Maugredie ressemblait à un auteur comique étudiant deux originaux pour les transporter fidèlement sur la scène. Mais la figure de Prosper trahissait une peine profonde, un attendrissement plein de tristesse. Médecin depuis peu de temps, il n'était pas encore insensible, froid de-

vant la douleur, impassible près d'un lit funèbre, et ne savait pas éteindre dans ses yeux les larmes amies qui empêchent un homme de voir clair, et de saisir, comme un général d'armée, le moment propice à la victoire, sans écouter les cris des moribonds. Après être restés pendant une demi-heure environ à prendre en quelque sorte la mesure de la maladie et du malade, comme un tailleur prend la mesure d'un habit à un jeune homme qui lui commande un vêtement de noces, ils dirent quelques lieux communs, parlèrent même des affaires publiques; puis, ils voulurent passer dans le cabinet de Raphaël pour se communiquer leurs idées et rédiger la sentence.

— Messieurs, leur dit Valentin,

ne puis-je donc pas assister au débat?

A ce mot, Brisset et Maugredie se récrièrent vivement; et, malgré les instances de leur malade, ils se refusèrent à délibérer en sa présence. Raphaël se soumit à l'usage, en pensant qu'il pourrait se glisser dans un couloir d'où il entendrait facilement les discussions médicales auxquelles les trois professeurs allaient se livrer.

— Messieurs, dit Brisset en entrant, permettez-moi de vous donner promptement mon avis. Je ne veux ni vous l'imposer, ni le voir controversé, d'abord, parce qu'il est net, précis, et résulte d'une similitude complète entre un de mes malades et le sujet que nous avons été appelés à examiner; puis, je suis attendu à mon hospice. L'importance du fait

qui y réclame ma présence, m'excusera de prendre, le premier, la parole. *Le sujet* qui nous occupe est également fatigué par des travaux intellectuels... — Qu'a-t-il donc fait, Prosper? dit-il en s'adressant au jeune médecin.

— Une théorie de la volonté.

— Ah! diable, mais c'est un vaste sujet. Puis il reprit. — Il est fatigué, dis-je, par des excès de pensée, par des écarts de régime et par l'emploi répété de stimulans trop énergiques. L'action violente du corps et du cerveau a donc vicié le jeu de tout l'organisme. Il est facile, messieurs, de reconnaître, dans les symptômes de la face et du corps, une irritation prodigieuse à l'estomac, la névrose du grand sympathique, la vive sensi-

bilité de l'épigastre, et le resserrement des hypocondres. Vous avez remarqué la grosseur et la saillie du foie. Enfin M. Prosper a constamment observé les digestions de son malade, et nous a dit qu'elles étaient difficiles, laborieuses. A proprement parler, il n'existe plus d'estomac. Donc, l'homme a disparu. L'intellect est atrophié parce que l'homme ne digère plus. L'altération progressive de l'épigastre, centre de la vie, a vicié tout le système. De là partent des irradiations constantes et flagrantes; le désordre a gagné le cerveau par le plexus nerveux; d'où l'irritation excessive de cet organe. Il y a monomanie. Le malade est sous le poids d'une idée fixe. Pour lui, cette Peau de chagrin se rétrécit réellement. Peut-être a-t-

elle toujours été comme nous l'avons vue; mais, qu'il se contracte ou non, ce *chagrin* est pour lui la mouche que certain grand visir avait sur le nez. Mettez promptement des sangsues à l'épigastre; calmez l'irritation de cet organe où l'homme tout entier réside; tenez le malade au régime; la monomanie cessera. Je n'en dirai pas davantage au docteur Prosper, il doit saisir l'ensemble et les détails du traitement. Peut-être y a-t-il complication de maladie, et les voies respiratoires sont-elles également irritées; mais je crois le traitement de l'appareil intestinal beaucoup plus important, plus nécessaire, plus urgent que ne l'est celui des poumons. L'étude tenace de matières abstraites et quelques passions violentes ont produit de gra-

ves perturbations dans ce mécanisme vital ; cependant il est temps encore d'en redresser les ressorts ; rien n'y est trop fortement adultéré. Vous pouvez donc facilement sauver votre ami, dit-il à Prosper.

— Notre savant collègue prend l'effet pour la cause, répondit Caméristus. Oui, les altérations, si bien observées par lui, existent chez le malade; mais l'estomac n'a pas graduellement établi des irradiations dans l'organisme et vers le cerveau, comme une fêlure étend autour d'elle des rayons dans une vitre. Il a fallu un coup pour trouer le vitrail? Et ce coup, qui l'a porté? le savons-nous? avons-nous suffisamment observé le malade? Connaissons-nous tous les accidens de sa vie? Messieurs, le principe vital,

l'*archée* de Van-Helmont est atteint en lui; la vitalité même est attaquée dans son essence. L'étincelle divine, l'intelligence transitoire qui sert comme de lien à la machine, et qui produit la volonté, la science de la vie, a cessé de régulariser les phénomènes journaliers du mécanisme, et les fonctions de chaque organe. De là proviennent les désordres si bien appréciés par mon docte confrère. Le mouvement n'est pas venu de l'épigastre au cerveau, mais du cerveau vers l'épigastre. Non, dit-il en se frappant avec force la poitrine, non, je ne suis pas un estomac fait homme! Non, tout n'est pas là. Je ne me sens pas le courage de dire que si j'ai un bon épigastre, le reste est de forme. Nous ne pou-

vons pas, reprit-il plus doucement, soumettre à une même cause physique et à un traitement uniforme les troubles graves qui surviennent chez les différens sujets plus ou moins sérieusement atteints. Aucun homme ne se ressemble. Nous avons tous des organes particuliers, diversement affectés, diversement nourris, propres à remplir des missions différentes, et à développer des thèmes nécessaires à l'accomplissement d'un ordre de choses qui nous est inconnu. La portion du grand tout, qui, par une haute volonté, vient opérer, entretenir en nous le phénomène de l'animation, se formule d'une manière distincte dans chaque homme, et fait de lui un être en apparence fini, mais qui, par un point, coexiste à une cause in-

finie. Aussi, devons-nous étudier chaque sujet séparément, le pénétrer, reconnaître en quoi consiste sa vie, quelle en est la puissance. Depuis la mollesse d'une éponge mouillée jusqu'à la dureté d'une pierre ponce, il y a des nuances infinies. Voilà l'homme. Entre les organisations spongieuses des lymphatiques et la vigueur métallique des muscles de quelques hommes destinés à une longue vie, que d'erreurs ne commettra pas le système unique, implacable, de la guérison par l'abattement, par la prostration des forces humaines que vous supposez toujours irritées! Ici donc, je voudrais un traitement tout moral, un examen approfondi de l'être intime. Allons chercher la cause du mal dans les entrailles de l'ame et non dans

les entrailles du corps! Un médecin est un être inspiré, doué d'un génie particulier, à qui Dieu concède le pouvoir de lire dans la vitalité, comme il donne aux prophètes des yeux pour contempler l'avenir; au poète, la faculté d'évoquer la nature; au musicien, celle d'arranger les sons dans un ordre harmonieux, dont le type est en haut, peut-être!...

— C'est de la médecine absolutiste, monarchique et religieuse, dit Brisset en murmurant.

— Messieurs, reprit promptement Maugredie, en couvrant avec promptitude l'exclamation de Brisset, ne perdons pas de vue le malade...

— Voilà donc où en est la science, s'écria tristement Raphaël. Ma guérison flotte entre un rosaire et un cha-

pelet de sangsues, entre le bistouri de Dupuytren et la prière du prince de Hohenlohe! Et sur la ligne qui sépare le fait, de la parole, la matière, de l'esprit, Maugredie est là, doutant. Le *oui* et *non* humain me poursuit partout! Toujours le *Carymary*, *Carymara* de Rabelais : je suis spirituellement malade, carymary ; ou matériellement malade, carymara. Dois-je vivre? Ils l'ignorent. Au moins Planchette était-il plus franc, en me disant : Je ne sais pas.

En ce moment, Valentin entendit la voix du docteur Maugredie.

—Le malade est monomane! Eh bien, d'accord! s'écria-t-il. Mais il a deux cent mille livres de rente ; ces monomanes-là sont fort rares et nous leur devons au moins un avis. Quant

à savoir si son épigastre a réagi sur le cerveau ou son cerveau sur l'épigastre, nous pourrons peut-être vérifier le fait, quand il sera mort. Résumons-nous donc. Il est malade, le fait est incontestable. Il lui faut un traitement quelconque. Laissons les doctrines. Mettons-lui des sangsues pour calmer l'irritation intestinale et la névrose sur l'existence desquelles nous sommes d'accord; puis, envoyons-le aux Eaux. Nous agirons à la fois d'après les deux systèmes. S'il est pulmonique, nous ne pouvons guère le sauver, ainsi...

Raphaël quitta promptement le couloir et vint se remettre dans son fauteuil. Bientôt en effet les quatre médecins sortirent du cabinet. Prosper porta la parole, et lui dit : — Ces mes-

sieurs ont unanimement reconnu la nécessité d'une application immédiate de sangsues à l'estomac, et l'urgence d'un traitement à la fois physique et moral. D'abord un régime diététique afin de calmer l'irritation de votre organisme...

Ici Brisset fit un signe d'approbation.

—Puis, un régime hygiénique pour réagir sur votre moral. Ainsi nous vous conseillons unanimement d'aller aux eaux d'Aix, en Savoie, ou du Mont-d'Or, en Auvergne, si vous les préférez; mais l'air et les sites de la Savoie sont plus agréables que ceux du Cantal. Enfin, vous obéirez à votre fantaisie et suivrez votre goût.

Là, le docteur Caméristus laissa échapper un geste d'assentiment.

— Ces messieurs, reprit Prosper, ayant reconnu de légères altérations dans l'appareil respiratoire, sont tombés d'accord sur l'utilité de mes prescriptions antérieures. Ils pensent que votre guérison est facile et dépendra de l'emploi sagement alternatif de ces divers moyens... Et...

—Et voilà pourquoi votre fille est muette, dit Raphaël en souriant et en attirant Prosper dans son cabinet pour lui remettre le prix de cette inutile consultation.

—Ils sont logiques, lui répondit Prosper. Caméristus sent, Brisset examine, Maugredie doute. L'homme n'a-t-il pas une ame, un corps et une raison? L'une de ces trois causes premières agit en nous d'une manière plus ou moins forte, et il y aura tou-

jours de l'homme dans la science humaine. Crois-moi, Raphaël. Nous ne guérissons pas, nous aidons à guérir ou à mourir. Entre la médecine de Brisset et celle de Caméristus, se trouve encore la médecine expectante; mais pour pratiquer celle-ci avec succès, il faudrait connaître son malade depuis dix ans. Il y a au fond de la médecine une négation comme dans toutes les sciences... Tâche donc de vivre sagement, essaie d'un voyage en Savoie, car le mieux est et sera toujours de se confier à la nature.

Raphaël partit pour les eaux d'Aix.

FIN DU TROISIEME VOLUME.